

CENTRE DRAMATIQUE FRIBOURGEOIS – THÉÂTRE DES OSSES



SAISON 2018-2019



LA REVUE DE PRESSE

Saison 2018-2019

Statistiques

Deux créations du Théâtre des Osses, dont une en coproduction, trois accueils et quatre cafés littéraires.

- ***Variations sur un temps***, de David Ives, dans Le Théâtre, 129 places (création en coproduction)
- ***D'Autres***, de Tiphany Bovay-Klameth, dans Le Théâtre, 129 places (accueil)
- ***Le Journal d'Anne Frank***, dans Le Théâtre, 144 places (création)
- ***Un Fils de notre temps***, d'Ödön von Horváth, dans Le Théâtre, 129 places (accueil)
- ***Les Orphelins***, d'Yves Jenny, Lee Maddeford, Daniel Perrin et Roland Vouilloz, dans Le Théâtre, 129 places (accueil)
- ***Sa Chienne***, de Rémi De Vos, en tournée (Midi, Théâtre !)
- ***Cafés littéraires*** dans le RestoBar (8 soirées)
- ***Le Printemps des Compagnies***, dans divers lieux du théâtre

Nombre d'abonnés : 267

Nombre de représentations au Théâtre des Osses : 113 (dont 26 scolaires)

Nombre de spectateurs au Théâtre des Osses : 10'269 (dont 3'513 élèves et étudiants)

Nombre de représentations en tournée : 67 (dont 17 scolaires)

Nombre de spectateurs en tournée : 8'950 (dont 1'950 élèves)

Soit au total :

180 représentations et 19'219 spectateurs pour la saison 2018-2019

Taux d'occupation sur toute la saison aux Osses

Publique	76 %
Scolaire	94%

VARIATIONS SUR UN TEMPS



REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION

- Le 3 octobre 2018 : Stéphanie Casarin de La Télé vient interviewer Julien Schmutz et Michel Lavoie (2'25")
<http://www.latele.ch/play?i=lactu-une-nouvelle-creation-absurde-et-tendre-au-theatre-des-osses-03-10-2018-1800>
- Le 9 octobre 2018 : l'émission « C'est que du bonheur » sur Radio Fribourg invite Julien Schmutz (17'01")
<http://podcasts.radiofr.ch/4b000fa13daa1cf38d8761cce7a6bf02.mp3>

Le temps et le rire absurde

Le Théâtre des Osses ouvre sa saison avec *Variations sur un temps*, de David Ives.

GIVISIEZ. Pour la première fois, le Magnifique Théâtre propose une création sur les planches du Théâtre des Osses, à Givisiez. Dès samedi et jusqu'au 21 octobre, sont prévues douze représentations de *Variations sur un temps*, en ouverture de la saison du Centre dramatique fribourgeois. Une coproduction qui semble naturelle, tant les univers des deux compagnies trouvent des points de jonction. Dans l'intérêt porté au texte, par exemple, ou, ici, dans l'humour teinté d'absurde.

Écrites par l'Américain David Ives (né en 1950), les cinq courtes pièces de *Variations sur un temps* apparaissent en effet comme des héritières du genre rendu célèbre par Ionesco et Beckett. Derrière le rire et la légèreté, l'auteur de *La Vénus à la fourrure*, décrit l'homme dans sa solitude et l'absurdité de sa condition.

Julien Schmutz à la mise en scène

Comme l'indique le titre, ces cinq tableaux ont pour fil rouge le temps, notion à chaque fois déclinée de manière différente. Ici, une même situation est vécue simultanément à trois moments de la vie d'un homme. Là, dans une scène de séduction, le temps s'arrête à chaque gaffe,

ce qui permet de reformuler ses propos. Ailleurs, les personnages se retrouvent dans une situation où il se produit toujours le contraire de ce que l'on désire.

Le metteur en scène Julien Schmutz (*Douze hommes en colère*, *La méthode Grönholm...*) a dirigé une équipe d'excellents comédiens, à majorité fribourgeoise: Céline Cesa, Yves Jenny, Michel Lavoie, Nicolas Rossier, Céline Goormaghtigh et Dominique Gubser. EB

Givisiez, Théâtre des Osses,
du 29 septembre au 21 octobre.
Les vendredis et samedis à 20 h,
les dimanches à 17 h, le jeudi 18 à 19 h 30.
www.theatreosses.ch



Le Magnifique Théâtre s'est plongé dans le monde de David Ives, descendant américain du théâtre de l'absurde. GUILLAUME PERRET

La Gruyère, le 27.09.2018

Julien Schmutz réalise sa première mise en scène au Théâtre des Osses, *Variations sur un temps*

Au théâtre, le temps suspend son vol

« ELISABETH HAAS

Givisiez » Des origines montréalaises du Magnifique Théâtre – de la rencontre québécoise entre le metteur en scène Julien Schmutz et le comédien Michel Lavoie – il reste un goût pour les textes nord-américains. La compagnie cultive ce répertoire depuis *L'Ogrelet*, avec *L'Histoire de l'oise* notamment, mais aussi *12 hommes en colère*. Si sa précédente production, *Pop Corn* (d'un auteur britannique mais faisant référence aux codes du cinéma à la Tarantino), était frontalement critique envers l'esthétique de la violence, les *Variations sur un temps* jouent sur un tout autre registre.

Julien Schmutz aime décidément varier les genres et les univers théâtraux. Jamais là où on l'attend. Jamais reposé sur ses lauriers. En lisant ce recueil de pièces courtes et drôles de David Ives, il dit avoir été touché par « la tendresse de l'humour ». Il crée *Variations sur un temps* au Théâtre des Osses, où il est accueilli pour la première fois en tant que metteur en scène, après avoir monté la plupart de ses spectacles à Nuithonie (et quelques-uns sous chapiteau). La première a lieu samedi.

Une fenêtre ouverte

Julien Schmutz dit aimer la « fragilité » de ces saynètes, qui nécessitent beaucoup de subtilité dans le jeu des comédiens et qui correspondent bien à l'intimité du théâtre de Givisiez. « On est sur du gros plan, des choses détaillées, fines. » Loin donc de l'implacable manipulation psychologique qu'il a auscultée cliniquement dans *La Méthode Grönholm*, en tournée cette saison à travers la Suisse romande. Au contraire: « C'est extrêmement tendre. Si on appuie trop dessus, ça se casse. » Le metteur en scène explique avoir pris beaucoup de soin à affiner les traits, à faire sentir la vulnérabilité des rôles et à laisser apparaître les multiples couches de



Les acteurs jouent chacun plusieurs rôles dans les cinq courtes pièces comiques de David Ives. Guillaume Perret

«C'est extrêmement tendre. Si on appuie trop dessus, ça se casse»

Julien Schmutz

sens et les différentes lectures possibles du texte.

D'autant que « l'écriture de David Ives est fascinante. L'auteur part d'une situation quotidienne, plausible, anodine, pour parvenir à un glissement temporel ». Une fenêtre s'ouvre. L'étrange, l'inattendu, voire l'absurde s'invitent alors. Pour Julien Schmutz, le temps se suspend, l'esprit « décolle ». C'est comme un éclair de conscience, un arrêt sur image.

Il décrit l'impression de se sentir tout petit face à l'immensité de l'univers, par une nuit à tenir les yeux ouverts vers le ciel étoilé: les sensations que *Variations sur un temps* soulèvent sont de cet ordre-là. Elles relèvent de « l'expérience psychologique » du temps, de son ressenti individuel, et non pas de sa mesure prise par une

montre, imposée socialement. Le metteur en scène cite *Philip Glass à la boulangerie*, l'une des pièces: elle dilate les quelques secondes où d'anciens amants se reconnaissent. Leurs yeux se croisent, leur ancienne aventure défile le temps d'un instant, avant que la réalité immédiatement ne les rattrape et qu'ils ne reprennent le cours habituel de leur vie...

Place à l'imaginaire

« Cette pièce est écrite comme une partition musicale, pour être dite sur un rythme répétitif », comme le suggère son titre d'ailleurs. La bouffée de nostalgie qui envahit les personnages est transcrite musicalement: un passage où est intervenu le compositeur et arrangeur François Gendre, inspiré par la musique d'une production québécoise des *Variations*. Il est l'auteur de la bande originale du spectacle.

Chacune des courtes pièces – il y en a cinq, sélectionnées dans le recueil original *All in the Timing* – est abordée de manière indépendante. Les comédiens circulent de l'une à l'autre, traversent des rôles différents, d'amis ou d'amants. Ce sont des fidèles du Magnifique Théâtre: Céline Cesa, Céline Goormaghtigh, Dominique Gubser, Yves Jenny, Michel Lavoie et Nicolas Rossier (qui est aussi le codirecteur du Théâtre des Osses). Leurs costumes sont pensés comme des « silhouettes qui peuvent évoluer et prendre un autre sens ».

La scénographie n'est volontairement pas réaliste. Comme dans les précédentes pièces réalisées en collaboration avec

Valère Girardin, Julien Schmutz défend un espace qui « mette en valeur les pépites du texte », qui stimule l'imaginaire du spectateur et lui permette de rêver ses propres décors. Le système sera très ingénieux techniquement, avec des éclairages innovants, mais le metteur en scène ne souhaite pas le révéler en amont de la première. Tout au plus annonce-t-il qu'il entend le décor comme « un socle » symbolique, qui permette au talent des comédiens d'exploser et qui puisse être habité par le regard du spectateur. Un décor donc suffisamment vierge et minimaliste pour ne pas imposer d'images, mais tout de même visuellement fort, à l'instar d'une œuvre d'art. »

» Sa 20h, di 17h Givisiez Théâtre des Osses. Dix autres représentations jusqu'au 21 octobre.

Viens au théâtre des Osses ce soir!

«Variations sur un temps» pièce de David Ives mise en scène par Julien Schmutz, artiste empli d'une belle humanité se confie avec enthousiasme et profondeur pour nous.

FRI-Style: Bonjour Julien! Te sens-tu bien dans ce théâtre des Osses?

Julien Schmutz: Bonjour! Je suis heureux. C'est un lieu que je connais bien. C'est une grande joie de retrouver ce lieu, le public qui y est aussi attaché.

FRS: C'est une pièce accessible dès 13 ans. Est-ce une pièce drôle à venir voir avec ses enfants, des élèves?

JS: Oui! Elle est drôle! C'est une comédie absurde. Nous avons fixé 13 ans comme «barème». Il y a besoin d'une certaine compréhension de ce genre d'humour afin de pouvoir profiter pleinement de la pièce.

FRS: Présente-nous la pièce...

JS: Ce sont 5 courtes pièces, 5 tableaux, 5 façons différentes d'aborder le principe du temps sur un mode d'humour fin, léger. David Ives n'écrit que des pièces en un acte. C'est très rare. C'est un virtuose dans cette manière de procéder!

FRS: Pourquoi ton choix s'est porté sur cette pièce?

JS: Elle m'a intéressée dès la 1ère lecture. C'est une forme d'écriture originale et particulière que je n'avais encore jamais rencontrée!

FRS: Qu'est-ce qui l'a rend si intéressante?

JS: C'est tout le travail sur le rythme. Il y a autant de sons que de mots dans l'écriture. Et puis, il y a une réflexion autour du temps par un biais d'humour. Ça part toujours de situations concrètes, réelles, simples. Dans chaque tableau, l'auteur a créé un univers particulier qui a l'air réel mais qui va glisser dans l'absurde à un moment donné.

FRS: Tes propos me font penser à de la «science fiction»...

JS: Complètement. Il y a quelque chose de l'ordre de la science fiction, du voyage dans le temps! La pièce se joue dans le présent mais c'est comme si nous avions la possibilité de LE MODIFIER.

FRS: Wouah! C'est comme si nous avions un pouvoir sur notre vie, sur le temps qui passe?

JS: Oui! C'est une pièce qu'on pourra interpréter de beaucoup de façons. Mais l'enjeu est avant tout pour moi que les gens puissent



© Loris von Siebenthal

passer un moment de RIRE ET DE PLAISIR. Et puis aussi qu'ils ressortent avec toutes sortes de réflexions ; sur le temps, sur notre perception du temps!

FRS: Serais-tu d'accord de terminer par une interview style «Proust» revisitée!

JS: Ok! Essayons!

FRS: Durant ton TEMPS libre que préfères-tu faire?

JS: Consacrer du temps à ma famille. C'est là où je me ressource. Choisis un TEMPS dans ta journée. La nuit.

FRS: Pour la création, quel TEMPS te convient le mieux?

JS: Le matin tôt.

FRS: Qu'est-ce qui représenterait pour toi une perte de TEMPS?

JS: L'ennui.

FRS: Dans quel pays passes-tu le plus de TEMPS?

JS: En Suisse.

FRS: Un endroit où tu aimes passer du TEMPS?

JS: La Nature.

FRS: Quel TEMPS préfères-tu dans la mise en scène d'une pièce?

JS: La dernière ligne droite, les répétitions. Ce sont des moments artistiquement vertigineux et humainement passionnants.

FRS: Préfères-tu le TEMPS qui s'arrête, se répète ou s'accélère?

JS: Quand il s'accélère.

Marielle Strueby

«Variations sur un temps»
Du 29 septembre au 21 octobre 2018
Pour plus d'info:
Théâtre des Osses | Place des Osses 11 | 1762 Givisiez
theatreosses.ch | 026 469 70 00

CRITIQUE

Du trivial au sublime

Is sont exposés comme jamais, les comédiens de Julien Schmutz. Dans un décor clinique (sol clair et brillant, paroi lumineuse et parfois aveuglante), ils sont quasi mis à nus, d'autant que le Théâtre des Osses, à Givisiez, impose une grande proximité avec le public. Le regard est tout entièrement fixé sur eux, les oreilles à l'écoute de la moindre inflexion dans les voix, d'autant que la musique subtile de François Gendre souligne le texte plutôt que de distraire ou de remplir l'espace.

C'est dire s'il faut de la virtuosité aux six acteurs (Céline Cesa, Céline Goormaghtigh, Dominique Gubser, Yves Jenny, Michel Lavoie, Nicolas Rossier) pour répéter les mêmes mots, saisir les nuances d'une occurrence à l'autre, redire sur différents tons les *Variations sur un temps* de David Ives. Les pièces du recueil sont construites sur le principe musical de la variation. L'écriture est formellement très précise, elle nécessite de ciseler le jeu au scalpel, ce qui correspond bien au décor clinique.

Voilà le cadre de la nouvelle création du metteur en scène fribourgeois. Mais si le spectacle est vraiment intéressant, c'est parce que le fond est tout sauf tranché. L'auteur utilise une structure millimétrée – à l'instar du mouvement répétitif, chanté et chorégraphié, qui fait référence au compositeur Philip Glass – pour traduire quelque chose de peu saisissable: notre rapport au temps. Il arrête le

temps qui passe pour ouvrir la pensée sur des questionnements existentiels. Tout se passe comme si la rigueur formelle permettait au spectateur de mieux s'en échapper.

Comme dans ce duo séducteur: quand les répliques du gars maladroit virent boursoufflées, quand la fille se la joue trop intello avec sa *Recherche* de Proust, ils ont l'occasion de se reprendre, de rembobiner le fil. Et on se prend à rêver de retomber amoureux... On se croirait aussi dans un film américain de série B au début du sextuor au minigolf, où des dons Juans baratinent des pimbêches. Les trois couples se renvoient la balle des mots, la scène est comme triplée et renouvelle chaque fois le point de vue sur la situation de départ: c'est aussi parfaitement vulgaire et au ras des pâquerettes que de haut niveau. Car l'on finit par évoquer la mort... Voilà des collusions jubilatoires. Qu'on retrouve dans un duo masculin, où le loser reconforte l'angoissé. Au final, leurs mots sont les mêmes qu'au début, mais les rôles se sont inversés. Non sans avoir plongé le public dans des abîmes d'incompréhension: les personnages de David Ives sont toujours un peu à côté de la plaque, n'arrivent pas s'entendre quand l'un parle banalités et l'autre philosophie, ce qui crée des situations surréalistes. »

ELISABETH HAAS

» Encore dix représentations jusqu'au 21 octobre, www.theatreosses.ch

Des partitions pour rire et s'émouvoir

Le Théâtre des Osses lance sa saison avec *Variations sur un temps*, en coproduction avec Le Magnifique Théâtre. Jubilatoire.

GIVISIEZ. On sort de la salle, avec un mot en tête: virtuose. *Variations sur un temps*, que Julien Schmutz met en scène au Théâtre des Osses, propose cinq tableaux brillamment écrits, que les six comédiens interprètent avec maestria.

Dans *Variations*, il ne faut pas entendre vains exercices de style. Œuvres de l'Américain David Ives (né en 1950), ces cinq courtes pièces

manient un humour à tendance absurde, mais jamais gratuit: il lui permet d'évoquer la solitude, le temps qui passe, les difficultés à entrer en relation, les regrets...

D'emblée, tout paraît possible, dans cet espace blanc, presque clinique, aux allures rétrofuturistes. Et tout sera possible, puisque ce décor de Valère Girardin va se révéler extrêmement souple, avec ses panneaux mobiles, ses écrans qui s'illuminent et se colorent à la façon de pixels géants. Dès lors, les dimensions temporelles se superposent, comme dans l'émouvant premier tableau, où un vieil homme retrouve l'appartement de sa jeunesse. Accompagnée subtilement par la musique de François

Gendre, cette scène d'ouverture place le spectacle entre rire, rêve, mystère et nostalgie.

Chez David Ives, on apprend que le minigolf a une forte charge érotique, on se retrouve dans un Philadelphie, ce drôle de monde où «peu importe ce que tu veux, tu ne peux pas l'avoir». Où il faut donc demander le contraire de ce que l'on souhaite pour l'obtenir.

On découvre aussi avec joie la possibilité de remonter le temps de quelques secondes à chaque gaffe d'une scène de drague. Une manière de rattraper les mots lâchés trop vite et de résoudre les «et si...» qui conditionnent nos vies. On croise encore Philipp Glass: dans ce morceau de bravoure, chanté, se retrouvent à la

CRITIQUE

fois un hommage aux structures répétitives du compositeur, une hilarante parodie des comédies musicales américaines et une touchante réflexion existentielle: à la boulangerie, Philipp Glass croise une femme jadis aimée. Les chants mêlés, brisés, qui s'ensuivent évoquent parfaitement le foisonnement de souvenirs chaotiques que déclenche une telle rencontre.

L'élégance de la simplicité

Les six comédiens multiplient rôles, perruques et costumes dans cette coproduction enjouée du Magnifique Théâtre et du Théâtre des Osses. Céline Cesa, Céline Goormaghtigh, Dominique Gubser, Yves Jenny,

Michel Lavoie et Nicolas Rossier se révèlent tous extrêmement drôles et prennent un plaisir évident à ces brefs tableaux. Même le moins consistant des cinq, celui du minigolf, leur offre une partition redoutable, jubilatoire.

D'une précision sans faille, *Variations sur un temps* ne laisse jamais ressentir la complexité de son écriture et la somme de travail qu'elle a dû demander aux comédiens et au metteur en scène. On ne ressent pas la sueur, seulement le plaisir et l'émotion. De la virtuosité, certes, mais avec l'élégance de faire croire à la simplicité. **EB**

Givisiez, Théâtre des Osses, jusqu'au 21 octobre. www.theatreosses.ch

La Gruyère, 09.10.2018

Attachez vos ceintures !

Par Nadège Parent

Une critique sur le spectacle :

Variations sur un temps / De David Ives / Mise en scène Julien Schmutz / Traduction Maryse Warda / Théâtre des Osses / du 29 septembre au 21 octobre 2018 / [Plus d'infos](#)



*Présenter cinq pièces avec seulement six comédiens, en un seul spectacle : c'est le défi que proposait le dramaturge américain David Ives dans son *All in the Timing* (1993) et que relève brillamment le metteur en scène Julien Schmutz, co-fondateur de la compagnie *Le Magnifique Théâtre*. Entraînés dans un voyage spatio-temporel déjouant toute chronologie et conquis par la palette de personnages évoluant selon un rythme millimétré, nous n'avons qu'un regret : que l'on ne puisse pas arrêter le temps pour savourer deux ou trois saynètes supplémentaires !*

C'est à travers cinq tableaux explorant des temporalités discontinues que Julien Schmutz fait entrer le spectateur dans l'univers humoristique et étrange – voire absurde – de Da-

vid Ives. Ce voyage temporel prend place devant un décor sobre, composé d'un mur lumineux dressé au fond de la scène. Dans le premier tableau, le spectateur est invité à explorer une réalité temporelle multiple aux côtés de Laura, une jeune femme en plein déménagement qui se trouve projetée dans un entremêlement de plusieurs époques (que le travail sur les costumes permet de distinguer). Le deuxième tableau se déroule au minigolf : on y accompagne le séducteur Chuck au cours de trois rendez-vous galants temporellement distincts, mais mis en scène simultanément avec les six comédiens. Le comique repose sur des échanges particulièrement rythmés et précis : les répliques de séduction répétées à l'identique, reprises en écho ou prononcées à l'unisson dans les trois scènes, les cafouillages de Chuck, les réactions diverses des interlocutrices ainsi que les mimes et bruitages des mouvements de clubs et de balles font de cet épisode l'un des plus mémorables du spectacle. À la fin de cette scène, le mur lumineux maintient le plateau dans une semi-clarté permettant aux spectateurs d'assister à la préparation du tableau suivant et notamment au changement de costume de l'une des comédiennes qui s'effectue non pas en coulisse mais aux yeux du public. Si le spectacle de ces ombres mouvantes a quelque chose de poétique, il a aussi le mérite d'attiser la curiosité du public, de donner du rythme entre les deux tableaux et de faire apparaître le travail de métamorphose des six comédiens tout au long du spectacle, qui assurent à eux seuls la prise en charge de vingt et un rôles au total. Ce troisième tableau propulse alors le spectateur en compagnie d'Al et Marc dans l'univers atemporel et excentrique du Philadelphie où ce que l'on désire ne peut être obtenu qu'en demandant explicitement le contraire. La fantaisie est également à l'honneur dans le quatrième tableau où la scène se déroule au ralenti le temps d'une pièce musicale insolite, élaborée à partir de quelques mots échangés dans une boulangerie. En parodiant le genre de la comédie musicale et en s'inspirant de la musique répétitive et minimaliste du compositeur américain Philip Glass, cet épisode produit un jeu rythmique et itératif suspendant le temps autant sur scène que dans la salle, tant le public semble captivé. La rencontre de Ben et Benedicte fait enfin l'objet d'un ultime tableau, où le temps est rembobiné à chaque fois que les protagonistes s'expriment maladroitement, jusqu'à jouer la parfaite rencontre amoureuse. L'enchaînement de répliques variant subtilement sur le plan textuel et tonal dans un rythme soutenu est admirablement exécuté.

Explorant autant de possibilités qu'offre le théâtre de jouer sur la temporalité, le voyage que propose *Variations sur un temps* vaut ainsi la peine d'être vécu en chair et en Osses ! Ultime miracle temporel : les 90 minutes s'écoulaient sans qu'on ne s'en aperçoive et le spectacle s'arrête alors qu'il semblait à peine avoir commencé.

À Contretemps

Par Natacha Gallandat

Une critique sur le spectacle :

Variations sur un temps / Texte de David Ives / Traduction de Maryse Warda / Mise en scène de Julien Schmutz / Théâtre des Osses / du 29 septembre au 21 octobre 2018 / [Plus d'infos](#)



S'interroger sur la notion de temps, sur son impact dans les destins en expérimentant différentes déformations de la temporalité, c'est ce que propose d'explorer la comédie Variations sur un temps, mise en scène par Julien Schmutz d'après un texte de David Ives.

Le Théâtre des Osses commence sa saison en coproduisant avec la compagnie Le Magnifique Théâtre une comédie, *Variations sur un temps*, mise en scène par Julien Schmutz à partir de cinq des quatorze pièces du recueil de l'écrivain américain David Ives, *All in the timing*. Julien Schmutz, Michel Lavoie et Maryse Warda, qui avait fait une traduction de la pièce de David Ives en québécois, en proposent ici une

adaptation dans un français international.

Les cinq tableaux offrent autant de situations qui défient la linéarité du temps. Que celui-ci soit remonté, suspendu ou distordu, les événements s'en trouvent modifiés, les personnages changés, les histoires contrariées.

Ainsi, dans la première scène intitulée « Ailleurs, il y a longtemps », Laura, occupée à finir les cartons de son déménagement, s'interroge sur la réalité de son existence, sur sa présence dans l'ici et le maintenant. Elle se heurte à l'incompréhension de son mari, Tom, dont les préoccupations touchent seulement au repas du soir. Une tension s'installe entre les deux personnages qui ne communiquent pas sur le même niveau. Même le débit et le rythme de parole marquent le décalage entre eux. Tout bascule lorsque l'ancien locataire, vieil homme ployé sous l'âge, revient dans cet appartement où il vécut une grande histoire amoureuse. Cette rencontre projette Laura dans un autre espace-temps.

Les tableaux s'enchaînent, complètement dissociés les uns des autres. Il n'y a pas d'autre fil conducteur que celui d'explorer les distorsions temporelles auxquelles sont soumis les personnages, et les possibilités multiples qu'offre le décor, réalisé par Valère Girardin : un mur composé d'un ensemble de panneaux lumineux, dont certains pivotent, et qui occupe toute la largeur de la scène. Il permet non seulement de figurer les divers lieux mais aussi d'assurer la transition entre chaque scène. Tour à tour chambre, café, mini-golf, il constitue la porte sur les différents mondes, les différents temps parcourus par les personnages. Résolument électronique, la musique – composée spécialement par François Gendre – se fait complément des sauts dans le temps. Prenant parfois même la forme d'une performance artistique complète, musique et décor se fondent ensemble, dans un volume sonore parfois très élevé pour les premiers rangs.

Les costumes, créés par Eléonore Cassaigneau, sont pensés pour accompagner les comédiens tout au long de la représentation. Au gré des personnages, ils évoluent, se rallongent, se raccourcissent, se parent de poches, de cols ou de gilets. Alliés à des perruques sélectionnées par Emmanuelle Olivet-Pellegrin, ils informent sur la période temporelle traversée de manière subtile et donnent des indications sur le milieu social des personnages.

Certains personnages sont joués sur un mode caricatural – ils sont attribués pour la plupart à Yves Jenny – d'autres sont incarnés de façon plus réaliste. On regrette de ne pas comprendre vraiment ce qui justifie ici cette distinction, qui produit parfois un effet de hiatus. Dans tous les cas toutefois, le jeu repose sur des glissements subtils au sein d'une palette d'émotions saisissantes, du désespoir à l'assurance, par exemple, pour le personnage de Mark qu'incarne Nicolas Rossier, de la mélancolie profonde à la joie intense pour Céline Goormaghtigh dans le rôle de Laura ou dans la dérive de la timidité à l'audace chez Michel Lavoie et Céline Cesa.

Outre ces performances des comédiens et la scénographie ingénieuse qui permet ces reconfigurations temporelles, saluons aussi, sur un tout autre plan, la volonté du Théâtre des Osses de permettre l'accès au théâtre à un public qui n'en aurait pas l'occasion autrement en instaurant les « Billets suspendus », offerts par des donateurs (don partiel ou valeur complète d'un billet) et réattribués cette année à des mères dont la condition de vie ne permet pas le luxe d'une soirée au théâtre.

D'AUTRES



© Julien Mudry

REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION

- Le 13 novembre 2018 : l'émission « C'est que du bonheur » sur Radio Fribourg invite Tiphane Bovay-Klameth (Animatrice : Amaëlle / Durée : 24'03)
<http://podcasts.radiofr.ch/77b8422cd28a15c4ca0b33173dda8f80.mp3?fbclid=IwAR1DQ25dU8awrCqImSHsymOR1EUaJwV5lITl5Mj0Qn2hhLn1Fv8ZayVU4gA>



Dans *D'autres*, Tiphany Bovay-Klameth met à profit son don pour l'observation des petites gens. JULIEN MUDRY

L'humour est un art né de l'observation

La comédienne Tiphany Bovay-Klameth joue son premier spectacle solo au **Théâtre des Osses**. Bienvenue dans les préparatifs de la soirée de gym de Borbigny...

ÉRIC BULLIARD

GIVISIEZ. En France, elle s'est fait remarquer en tournant avec la troupe des Deschiens. Ici, on l'a surtout découverte, hilariante et pince-sans-rire, avec la 2b Company de François Gremaud. Dès ce soir et jusqu'au 18 novembre, Tiphany Bovay-Klameth se retrouve seule en scène au Théâtre des Osses, à Givisiez, dans *D'autres*.

La comédienne vaudoise s'est en partie inspirée de son vécu pour écrire ce premier spectacle solo. Ou, du moins, de la vie de nos villages et de petites gens qu'elle a pu connaître et croiser. *D'autres* se déroule en effet quelque part en campagne, à Borbigny. Une commune imaginaire, mais

qui partage nombre de caractéristiques avec Bussigny, où a grandi Tiphany Bovay-Klameth, et Orbe, où elle passait ses vacances, chez ses grands-parents.

À Borbigny, on prépare la soirée de gym annuelle, avec ce qu'une telle aventure comprend de répétitions, de costumes à créer, d'aménagements dans la salle... Se greffe aussi un second fil narratif, une histoire de deuil qui frappe le village.

Des échos de Zouc

À la création de *D'autres*, début 2017 – au 2.21, à Lausanne – un nom revenait souvent dans la presse: «Zouc, sortez de ce corps!» écrivait par exemple *24 Heures*. Avec la mythique humoriste jurassienne, Tiphany Bovay-Klameth partage un art de capter les petits riens et les angoisses existentielles qu'ils suscitent. Une filiation que la Vaudoise reconnaît et assume.

Sans décor, elle interprète à elle seule tous les personnages de cette communauté, en évitant la moquerie. Son humour privilégie la tendresse: «J'ai une passion pour l'ordinaire, lit-on dans le dossier de presse, pour les accidents anodins du

quotidien qui se révèlent aussi exemplaires que de vrais drames théâtraux, pour les petites gens qui mettent une énergie folle dans les choses en apparence vaines.»

Au-delà du loufoque

Née en 1984, Tiphany Bovay-Klameth a achevé en 2007 sa formation de comédienne à La Manufacture. C'est l'année suivant sa sortie de l'école lausannoise qu'elle rejoint la troupe des Deschiens. Une expérience qui lui permet de tourner en France, au Portugal et en Espagne.

L'univers loufoque de François Gremaud lui convient aussi parfaitement: elle joue dans *Re* de la 2B Company et crée, avec encore Michèle Gurtner, le collectif Gremaud/Gurtner/Bovay. On leur doit notamment *KKQQ* et *Western dramedies*, des créations qui, sous leurs dehors farfelus, s'intéressaient déjà à nos travers humains. ■

Givisiez, Théâtre des Osses, du 8 au 18 novembre, jeudi 19 h 30, vendredi et samedi 20 h, dimanche 17 h. Réservations: www.theatreosses.ch, 026 469 70 00

En solo au Théâtre des Osses ou en collectif avec François Gremaud, Tiphany Bovay-Klameth révèle l'humanité des personnages sous le rire

L'HÉROÏSME DU QUOTIDIEN

« ELISABETH HAAS

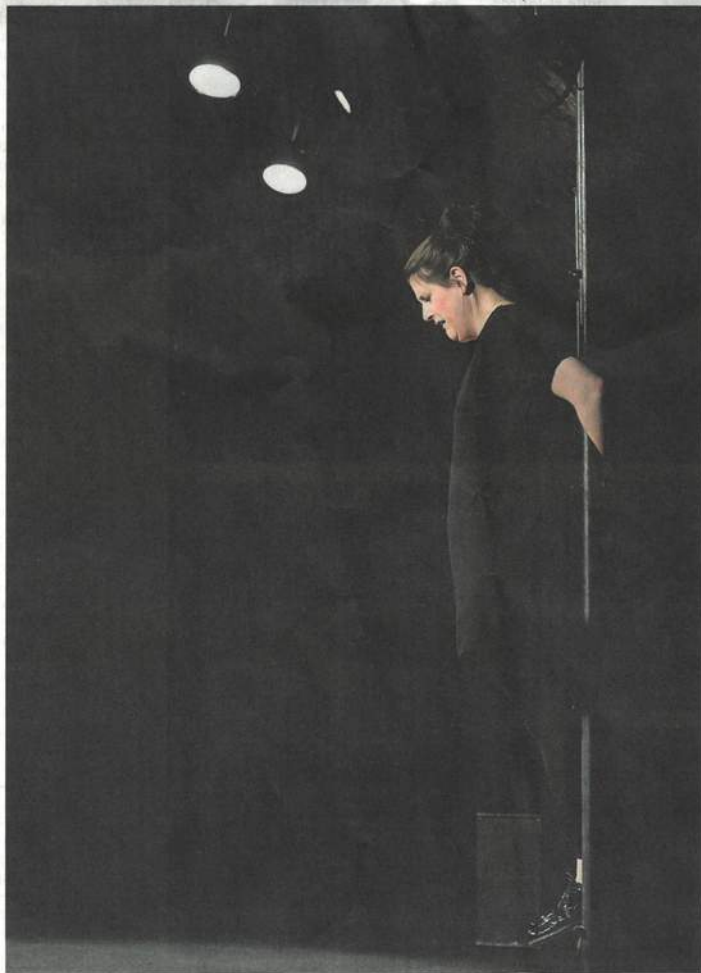
Portrait » Elle est déchainée, Tiphany Bovay-Klameth. Sur scène, elle se démène dans une sorte de chorégraphie gymnique, entre bras trop raides, fautes appuyées et fierté, dans un sursaut «à la fois dérisoire et héroïque», selon les mots qu'elle aime utiliser. Dans le groupe dames de la société de gym de Borbigny, elle est certainement la plus assidue et la plus folle. La comédienne en a du show à revendre.

Décrit comme ça, son solo *D'Autres*, en tournée depuis plus d'une année et actuellement au Théâtre des Osses, à Givisiez, ressemblerait presque à un solo d'humour. Mais Tiphany Bovay-Klameth, 34 ans, vient du théâtre contemporain: elle a été formée à la Manufacture, la Haute Ecole de théâtre de Suisse romande, et travaille notamment en collectif avec François Gremaud et Michèle Gurtner, «une rencontre magique, de l'ordre de la grâce», une collaboration qui tient sur la durée. «Mon ambition, c'était que les deux milieux, le théâtre d'impro, que je pratique, et le théâtre contemporain, me reconnaissent et reconnaissent mon univers. J'ai joué dans des lieux d'art contemporain et d'humour.» Le pari est gagné. On en pleure encore de rire.

Elle a été pupille

Dans la vraie vie, après la représentation de jeudi soir, elle prend le temps de s'asseoir, un temps de réflexion. Plus sage, plus modérée, vraiment? Elle avoue que même à Noël, à l'heure où d'autres chantent, «je fais une chorégraphie de gym danse devant le sapin pour faire rire ma famille. J'ai toujours aimé danser.» Avoir le sens de l'humour n'a jamais empêché de faire un travail sérieux et épatant.

L'amour du théâtre l'a attirée enfant déjà. Tiphany Bovay-Klameth a développé le goût de l'imitation avec son frère. L'improvisation est arrivée à l'âge de



Tiphany Bovay-Klameth dans la pièce *D'Autres*. Julien Mudry

douze ans. Une fois lancée dans la vie professionnelle, elle a aussi joué avec les Deschiens. «J'ai adoré cette expérience. Mais j'aime encore plus être près de ma famille et des gens que j'aime.» Travailler régulièrement en France tout en vivant en Suisse (elle a grandi à Bussigny, près de Lausanne), voilà le «compromis» auquel elle aspire. La comédienne tire une grande part de son inspiration des gens qu'elle rencontre, du quotidien: sa mère au premier chef, et toutes ces «figures» d'hier et d'aujourd'hui, dont les membres y compris masculins d'une société de gym – connus quand elle a été pupille.

Les personnages de son solo, elle les porte donc depuis longtemps. «Je savais que je ferais plusieurs personnages. Avoir une échéance – la création à l'invitation du Théâtre 2.21 – m'a forcée à réfléchir pourquoi. Leur drame à eux est aussi exemplaire que les plus grands drames. Ce sont des personnages aussi héroïques que les grands rôles écrits», motive la comédienne.

Avec l'accent vaudois

Dans *D'Autres*, le plateau noir est nu, la lumière reste en partie allumée dans la salle, il n'y a pas de bande sonore. Un dispositif minimal, qu'elle a la force de remplir seule, en legging comme à la gym précisément. Elle est volontiers volubile. Mais mime aussi énormément, joue avec tout son corps. Sa présence est très physique, son visage modelable à l'infini extrêmement expressif. On peut parler de performance d'actrice.

Sa manière de croquer son monde se nourrit toujours de second degré, d'un décalage. Elle exagère bien sûr, mais reste nuancée, jamais caricaturale: comme quand elle imite la

femme qui imite le corbeau, ou quand elle prend de la distance par rapport à ses propres larmes... Elle tend le fil jusqu'au point de rupture. Elle avoue que l'enterrement évoqué dans la pièce est en partie autobiographique. Que, oui, elle a aussi beaucoup pleuré au décès de son père, pour pouvoir faire cette longue variation sur les pleurs et cris éplorés, au milieu du spectacle, où l'on ne sait pas

s'ils doivent glacer ou faire rire jaune. C'est voulu: elle envisage ce passage-là comme une «partition musicale». Une comparaison qu'elle utilise aussi quand on lui demande pourquoi son accent vaudois est à

«Leur drame est aussi exemplaire que les plus grands drames»

Tiphany Bovay-Klameth

couper au cou: grâce aux accents, elle dit accéder à «la musique des gens».

Car il ne s'agit pas uniquement de faire rire. Tiphany Bovay-Klameth ne peut pas faire rire si elle n'est pas fascinée en même temps. Elle évoque la madresse aussi bien que l'engagement des membres d'une société de gym, qui force le respect. Dans la pièce, elle met justement en abyme le théâtre, évoque le rapport de la réalité au jeu: «Quand je vois de l'humanité, je trouve toujours que c'est beau.»

C'est à ce moment qu'arrive en point d'orgue cette danse givrée, qui commence par la voix de Patricia Kaas, *Entrer dans la lumière*. Référence populaire, comme la Jurassienne Zouc et Muriel Robin, ses deux modèles féminins dans le domaine de l'humour: «J'y distinguais autre chose, de plus dense, de plus violent.» Elle a cherché à recréer cette densité dans son univers à elle, mais avec davantage de «tendresse». Elle est ravie que le public rie aux endroits qui la font rire: une manière de partager la même humanité. »

» *D'Autres*, à voir au Théâtre des Osses, Givisiez, jusqu'au 18 novembre.

LE JOURNAL D'ANNE FRANK



©Julien James Auzan

REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION

- Le 24 janvier 2019 : Geneviève Pasquier et Judith Goudal étaient au 12h45 de la RTS pour parler du spectacle *Le Journal d'Anne Frank*. (Animatrice : Viviane Gabriel / Durée : 11'01)
<https://www.rts.ch/play/tv/12h45/video/rendez-vous-culture-le-journal-danne-frank-est-au-theatre-des-ce-soir-au-theatre-des-osses-a-giviez-?id=10165174>
- Le 28 janvier 2019, l'émission « Nectar » sur Espace 2 parle du *Journal d'Anne Frank* (journaliste : Thierry Sartoretti / Durée : 27'02")
<https://www.rts.ch/info/culture/spectacles/10176659-anne-frank-vivante-et-indispensable-au-theatre.html>
- Le 28 janvier 2019, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier étaient dans l'émission « C'est que du bonheur » sur Radio Fribourg (Journaliste : Amaëlle O'Brien / Durée : 24'50")
<http://podcasts.radiofr.ch/68ed33bd7563807e222dbc9a28162ca2.mp3?fbclid=IwARI893dMrnediCWsjHECmZaRiS4sPPZ9ataWXacuwEfzqwhIVvDEZn2NUUY>
- Le 29 janvier 2019, Thierry Sartoretti parle du *Journal d'Anne Frank* dans l'émission Vertigo sur RTS 1 (Durée : 5'37")
https://rtsw-a-d.rts.ch/la-1ere/programmes/vertigo/2019/vertigo_20190129_standard_spectacle-le-journal-d-anne-frank_a0719deb-5536-4075-8007-b447dcbdc271-128k.mp3?mediald=10139456
- Le 31 janvier 2019, Nicolas Rossier était l'invité du 12h30 sur La Première (Journaliste : Yves Zahno / Durée : 12'59")
https://rtsw-a-d.rts.ch/la-1ere/programmes/le-12h30/2019/le-12h30_20190131_standard_l-invite-du-12h30_3de5b600-3d55-4531-9d36-5435e6e20ad8-128k.mp3?mediald=10163373
- Le 7 mars 2019, Geneviève Pasquier était dans l'émission « Les Yeux dans les yeux » sur Léman Bleu (Journaliste : Pascal Décaillet / Durée : 6'02")
<http://www.lemanbleu.ch/replay/video.html?VideoID=37557>
- Le 7 avril, Nicolas Rossier était l'invité de Firouz Pillet dans le j:mag (Journaliste Firouz Pillet / Durée : 20'37")
<https://j-mag.ch/le-theatre-de-carouge-invite-le-theatre-des-osses-qui-propose-une-magnifique-adaptation-du-journal-danne-frank/>

Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier mettent en scène *Le Journal d'Anne Frank* au Théâtre des Osses

«La force de résister par l'écriture»

« ELISABETH HAAS

Givisiez » C'est une pièce dont on connaît déjà la fin. La dernière lettre d'Anne Frank à Kitty est datée du 1^{er} août 1944. Le Débarquement en Normandie a eu lieu, les Alliés sont aux portes des Pays-Bas. Mais la famille d'Anne Frank et les autres clandestins de l'«annexe» sont arrêtés le 4 août et font partie le 3 septembre de l'ultime convoi parti du camp de transit de Westerbork vers Auschwitz. Anne Frank sera déportée à Bergen-Belsen. A cause de la dénutrition et du typhus, son agone aura duré jusqu'au mois de mars 1945. A peine un mois avant la libération du camp.

On ne saura jamais ce qu'aurait pu devenir sa carrière d'écrivain. Ce qui est sûr, c'est que l'adolescente a retranscrit une partie de son journal intime en prévision d'une publication à la fin de la guerre. A quinze ans, elle avait des ambitions d'auteur. C'est aussi cette force-là de son texte que le Théâtre des Osses veut mettre en valeur à Givisiez, à partir de ce soir. Les metteurs en scène Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier présentent leur adaptation du *Journal d'Anne Frank*.

«Le Journal est un formidable message d'espoir»

Geneviève Pasquier

Régulièrement les deux directeurs du Théâtre des Osses s'imposent de penser au jeune public, comme ils le faisaient déjà du temps de la compagnie Pasquier-Rossier. Après une pièce destinée aux enfants, *Le loup des sables*, ce sont les adolescents auxquels ils pensent aujourd'hui. «Oui, c'est le bon moment de faire ce spectacle, commence Nicolas Rossier. *Le Journal*, c'est une parole tellement actuelle! Anne Frank parle très bien de la perte de l'enfance, de l'adolescence, du passage à l'âge adulte. Sur le plan historique, face aux négationnistes, il faut rappeler que c'est un texte fondamental du XX^e siècle. Les discriminations, l'intolérance, l'antisémitisme, la réalité des enfants dans les pays en guerre sont tristement actuels.»

«On est concerné»

Geneviève Pasquier rajoute «le féminisme et l'accès à l'éducation», des thèmes qui entrent en résonance avec l'actualité du regard et la modernité d'Anne Frank: «Le champ des questionnements est très vaste. Mais grâce à Anne Frank, on peut se concentrer sur une destinée personnelle et individuelle. On peut s'identifier à cette jeune fille tellement sincère qu'elle touche à l'universel. Elle parle de ses colères et de ses joies de manière tellement limpide qu'on est concerné.»

Mais si le *Journal* s'impose par un nécessaire travail de mémoire alors que les témoins de la Seconde Guerre mondiale disparaissent, il n'est pas exactement théâtral: les directeurs du Théâtre des Osses ont dû faire des choix. Des huit personnes cachées à



«LES JEUNES RACONTENT L'HISTOIRE AVEC LEURS MOTS»

Le Théâtre des Osses a programmé presque autant de représentations scolaires que publiques. Les élèves des cycles d'orientation du canton en particulier ont été invités à voir *Le Journal d'Anne Frank* à Givisiez. Mais pas seulement: une activité de médiation culturelle a également été coordonnée par Anne Jenny en amont et sera reconduite dans les différents lieux de la tournée. Les élèves du CO de Jolimont, entre autres, ont pu voir une exposition conçue par la Maison Anne Frank, à Amsterdam, montée à Fribourg. La visite guidée a été menée par des pairs, c'est-à-dire des élèves motivés, qui ont suivi une formation de l'institution, explique Anne Jenny: «Les jeunes racontent l'histoire avec leurs mots, pour mieux la partager aux autres.» Il n'est pas question de du contexte historique du

Journal, de la guerre ou de la Shoah. «Les jeunes approfondissent des notions comme la discrimination, ce que ça veut dire être un citoyen passif ou actif...»

En parallèle à la mission pédagogique et de recherche de la Maison Anne Frank d'Amsterdam, qui se visite comme un musée, c'est le Anne Frank Fonds à Bâle, fondé par son père, qui gère les droits du *Journal*. Après l'arrestation, les manuscrits en néerlandais ont été sauvés par Miep Gies, l'une des courageuses protectrices des huit clandestins durant les deux ans d'enfermement. Elle les a remis à Otto Frank après la guerre. Seul survivant de l'«annexe», il s'est d'abord battu pour la publication du *Journal*, puis pour défendre inlassablement la pensée de sa fille. EH

partir du mois de juillet 1942 dans une «annexe» du 263, Prinsengracht, à Amsterdam, ils ne mettent en scène que les trois adolescents, Anne, son aînée Margot, ainsi que Peter van Pels (qu'Anne nomme Peter van Daan), le fils d'un proche collaborateur du père d'Anne, Otto Frank, qui dirigeait une entreprise avant son aryanisation.

Pour être juste, il faudrait citer également les «protecteurs», qui ont passé outre les menaces qui pesaient sur ceux qui aidaient les Juifs et sans qui leur survie n'aurait pas été imaginable. Ils se sont notamment démenés pour trouver des vivres, du papier, des livres. Mais Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier n'envisagent pas une reconstitution naturaliste des événements, qui correspond mieux aux moyens du cinéma. Il s'agit plutôt de mettre en évidence l'actualité du *Journal* et de rendre tangible la force de caractère d'Anne Frank: «Nous avons axé la pièce sur les adolescents, les personnes avec qui elle a le plus d'interactions. On comprendra l'histoire à travers eux. On entendra les adultes, mais sans les voir.» De jeunes acteurs récemment sortis des hautes écoles prendront en charge leur voix.

Trois jeunes comédiens professionnels incarnent

Le Journal d'Anne Frank: Judith Goudal (Anne, à gauche), Yann Philipona (Peter, au centre), Laurie Comtesse (Margot, à droite). Julien James Auzan

«Un espace symbolique»

Avec le même souci d'éviter une lecture littérale trop «réductrice», la scénographie ne représente pas exactement l'«annexe», comme on peut encore la voir dans ce qui est aujourd'hui la Maison Anne Frank. Le décor s'inspire des escaliers raides des anciennes demeures d'Amsterdam, il suggère l'étroitesse de l'espace, l'enfermement, le sentiment d'oppression dû à la promiscuité et aux fenêtres toujours opaques. Geneviève Pasquier: «Nous avons voulu un espace symbolique, qui permet de se projeter aujourd'hui.»

Quant au texte de la pièce, il résulte d'une sélection. Le *Journal* est trop vaste pour un seul spectacle. Mais la metteuse en scène tenait à faire sentir l'évolution d'Anne Frank. Au printemps 1944, un ministre du Gouvernement des Pays-Bas en exil encourage le peuple, via les ondes, à conserver les témoignages des souffrances de la guerre, au premier chef les journaux intimes: «A partir de ce moment-là, Anne Frank veut devenir écrivain.» Elle se met à récrire son journal sur de minces feuilles volantes, elle élague, corrige, améliore le style, structure, comme si elle en avait saisi la valeur littéraire. En deux ans, son évolution intellectuelle est saisissante: Nicolas Rossier admire sa maturité, sa «clairvoyance», sa «vivacité d'esprit», la «justesse de ses descriptions et de ses jugements sur elle-même et les autres». Geneviève Pasquier insiste sur le milieu dont elle vient, une famille lettrée et progressiste pour l'époque: «Plus on entre dans le *Journal*, plus on oublie la peur, plus on oublie la dureté de sa vie, on remarque que le *Journal* est un formidable message d'espoir. Les clandestins ont des ressources incroyables, ils ne cessent de trouver des motivations, c'est une leçon de vie.»

D'autant qu'Anne Frank a aussi de l'humour: «Elle trouve la force de résister par l'écriture, l'imaginaire, la création.» Malgré sa fin terrible, le spectacle s'annonce donc loin d'être plombant. >>

> A partir de je 19h 30 Givisiez
Théâtre des Osses. A l'affiche jusqu'au 10 février.

La jeunesse et la vie pour résister à l'impensable

Le Théâtre des Osses porte *Le journal d'Anne Frank* à la scène. Un texte que tout le monde croit connaître, «mais on oublie à quel point cette adolescente se révèle vive et drôle», soulignent Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, metteurs en scène.

ÉRIC BULLIARD

GIVISIEZ. C'est un texte pas tout à fait comme les autres. C'est un monument, un témoignage essentiel sur l'horreur de la Shoah, mais aussi une œuvre littéraire bouillonnante de vie, écrite par une adolescente. Mondialement célèbre, *Le journal d'Anne Frank* se retrouve sur scène, dès ce soir et jusqu'au 10 février, au Théâtre des Osses, à Givisiez.

L'idée de ce spectacle est née d'une séance de brainstorming en vue de futures pièces. «Nous repensions aux livres qui nous avaient marqués», raconte Nicolas Rossier. Le codirecteur du Centre dramatique fribourgeois, se souvient alors de sa lecture du *Journal d'Anne Frank*. «Je l'ai relu et je me suis rendu compte à quel point ce texte est fort. A la fois comme témoignage historique et par son style, son écriture, son ouverture de pensée.»

Avec Geneviève Pasquier, codirectrice, ils tombent d'emblée d'accord sur un principe: «Ne pas en faire une pièce de théâtre, mais un spectacle.» L'adaptation se focalise sur les trois adolescents, Anne, sa sœur Margot et Peter. Lui aussi se retrouve, avec sa famille, enfermé dans l'Annexe, à l'arrière de l'entreprise d'Amsterdam que dirigeait Otto Frank, père d'Anne et Margot.

De juillet 1942 à août 1944, huit personnes se sont cachées dans ce petit appartement, pour échapper aux persécutions nazies. La présence des adultes, dans le spectacle, passe uniquement par des voix, des cris, des injonctions. «Ils sont montrés par les yeux d'Anne, pour qu'ils soient des empêchements de tourner en rond», relève Geneviève Pasquier.

Travail d'adaptation

Comme pour toutes leurs créations, les codirecteurs signent ensemble la mise en scène. Geneviève Pasquier s'est en revanche chargée de l'important travail d'adaptation, approuvé par la Fondation Anne Frank. «Nous n'avions pas le droit de réécrire, mais nous pouvions prendre des extraits, parfois passer à un langage direct.» Au total, elle estime avoir gardé du texte original «moins de 10%», pour aboutir à une heure quarante de spectacle.

Pour interpréter Anne Frank, les metteurs en scène ont tout de suite pensé à la Genevoise Judith Goudal, en raison de «sa vivacité, son énergie et son inté-



Le Théâtre des Osses a choisi de se concentrer sur les trois adolescents: Judith Goudal, Yann Philipona et Laurie Comtesse interprètent Anne Frank, Peter van Pels et Margot Frank. JULIEN JAMES AUZAN

riorité». A ses côtés, Laurie Comtesse – qui a déjà joué aux Osses dans *Les acteurs de bonne foi* – interprète Margot alors que le Fribourgeois Yann Philipona tient le rôle de Peter van Pels (nommé van Daan dans le livre). «Tous trois ont aussi beaucoup participé au montage du texte», souligne Geneviève Pasquier.

Dans cette version scénique, *Le journal d'Anne Frank* suit l'évolution de la jeune fille, ses tourments d'adolescente, les fluctuations de son humeur, entre espoir d'une vie meilleure et prise de conscience de l'horreur qui avance. Aux interactions entre les jeunes, s'ajoutent les relations d'Anne avec ses parents ou d'autres thèmes marquants du livre, comme la présence des protecteurs de la famille. Ces gens qui ont caché et ont nourri huit personnes, chaque jour, pendant deux ans.

Malgré son jeune âge, Anne Frank prend conscience de l'importance de son acte d'écriture. «En mars 1944, elle entend à la radio le ministre de l'Éducation qui appelle à conserver tout ce qui s'est écrit pendant la guerre, rappelle Geneviève Pasquier. Pour elle, c'est un déclic: elle réécrit son journal en vue d'un roman et veut devenir écrivain.»

«Un message positif»

Elle l'est devenue, à titre posthume: depuis sa première publication à Amsterdam en 1947, *Le journal d'Anne Frank* a été traduit en plus de 70 langues et vendu à 30 millions d'exemplaires. Il a donné lieu à des pièces de théâtre, des films, des BD... «On croit la connaître, mais on oublie souvent à quel point cette adolescente se montre vive, drôle, comment elle observe les adultes», s'enthousiasme Geneviève Pasquier.

Et Nicolas Rossier d'ajouter qu'il ne faut pas craindre un spectacle dépri-

mant, malgré le contexte terrible. «Il y a une puissance de vie dans ce texte, une manière exemplaire de faire face à l'impensable. Elle a une faculté de résistance hors du commun, par son caractère et par l'écriture. J'y vois un message positif.» ■

Givisiez, Théâtre des Osses, jusqu'au 10 février. Réservations: 026 469 70 00, www.theatreosses.ch
La Tour-de-Trême, salle CO2, jeudi 21 février, 20 h. Réservations: www.labilletterie.ch

Des scolaires et une exposition

Au total, *Le journal d'Anne Frank* va connaître plus de 85 représentations à Givisiez, en tournée – dont une à la salle CO2 le 21 février – et lors de nombreuses scolaires. De quoi satisfaire les codirecteurs: «Monter des spectacles, c'est une tribune fantastique, mais aussi une responsabilité. Nous avons cherché quelque chose qui ait un impact.» Pour Geneviève Pasquier, proposer aujourd'hui ce texte, c'est aussi poser la question: «Qu'aurions-nous fait? Où nous situons-nous? Dans la majorité silencieuse? Du côté des victimes? Des bourreaux? Aurions-nous risqué notre vie pour cacher des persécutés?»

Pour accompagner le spectacle, une exposition conçue par la Maison Anne Frank tourne en parallèle dans les écoles. Avec la particularité que des élèves volontaires sont formés pour la présenter à leurs camarades. Au CO de Jolimont, où l'exposition a effectué sa première étape en novembre-décembre, «les volontaires étaient si nombreux qu'il a fallu leur demander une lettre de motivation pour les sélectionner», se réjouit Geneviève Pasquier. EB

Trois voix dans la guerre



Au Théâtre des Osses, *Le Journal d'Anne Frank* est incarné par Laurie Comtesse (Margot), Yann Philipona (Peter) et Judith Goudal (Anne). Julien James Auzan

C'est la force du théâtre. Ici et maintenant. Sentir des acteurs de chair et de cris et de larmes. Cette immédiateté justifie le théâtre depuis toujours, mais c'est comme si elle jaillissait avec évidence jeudi soir, sur la scène des Osses, à Givisiez. Portée par le feu des mots d'Anne Frank, par le respect de l'œuvre et le travail absolument pensé, soigné, abouti des metteurs en scène, l'adaptation scénique du *Journal* grimpe sur des sommets d'émotion et plonge jusqu'à laisser abasourdi dans de vertigineux abîmes d'inhumanité.

On reste sans voix quand on partage d'aussi près ce destin fauché dans son élan. Geneviève Pasquier (qui a réalisé aussi la sélection des textes) et Nicolas Rossier ont choisi de ne pas se taire, parce qu'il faut continuer à dire cette histoire-là, parce que l'homme n'en a jamais fini avec la haine. Serait-on du côté des «protecteurs», aujourd'hui comme hier? Ça

retourne en tout cas d'y penser, parce qu'on ne voit pas la fin des discriminations – tout en mesurant l'ampleur systématique et le caractère unique de la Shoah.

Corps suffoquant

La voix d'Anne Frank, cette jeune fille juive si lucide, si entière, si avide d'apprendre et de vivre, est portée par Judith Goudal. L'actrice a une manière impulsive de s'emporter, une façon d'être surexcitée et puis l'instant d'après profondément déprimée, qui l'identifie à une adolescente. On reconnaît l'ado en elle quand elle ne peut pas s'empêcher de critiquer sa mère, quand elle charrie son mépris pour «Madame van Daan», qu'elle est bien obligée de supporter dans «l'Annexe», ou au contraire quand elle a des rêves envahissants et qu'elle idéalise le seul amoureux qu'elle peut avoir en deux ans de clandestinité: Peter. La traversée de l'adolescence ressemble à un tourbillon émotionnel. La sincérité et

la justesse avec lesquelles Anne Frank parvient à formuler ses contradictions sont renversantes, quand on voit son *Journal* ainsi incarné.

Elle renaît à la seule idée de respirer l'air frais du dehors

Mais les hauts et les bas si exacerbés que vit Anne Frank, cette fébrilité que le choix des textes et la mise en scène accentuent, tiennent aussi aux circonstances extérieures: la nourriture misérable et le manque de mouvement, la promiscuité, les bombardements, un épisode de cambriolage au bas de la maison où les huit clandestins sont cachés, les nouvelles de la guerre et des amis juifs déportés, le Débarquement qui laisse croire à un dénouement proche... On ressent d'un côté la joie retrou-

vée dans une scène cinématographique, art qui fascinait l'adolescente, de l'autre le désespoir et la peur laissant les corps suffoquant, le souffle coupé. Il faut l'entendre abattue, et puis renaître à la seule idée de respirer et sentir l'air frais du dehors... Anne Frank personifie, rend intime le drame vécu par six millions de juifs.

Escaliers «casse-pattes»

A ses côtés, son aînée Margot (Laurie Comtesse) et Peter (Yann Philipona) sont à peine plus âgés qu'elle. Le texte du *Journal* circule entre les trois adolescents, passe de l'un à l'autre. Ce procédé théâtral est fondamental dans ce spectacle: il crée du rythme et rend les trois jeunes solidaires dans le destin. Il sonne juste. Anne Frank a autant besoin des autres – de l'Amie avec un grand A, Kitty, à qui elle se confie – qu'elle se distingue par sa hauteur de vue, par cette absolue nécessité de se retirer par l'écriture dans un monde intérieur

plus vaste, plus intense et meilleur pour (sur)vivre.

Les acteurs évoluent dans une maquette non réaliste, un décor tout blanc, qui s'habille de lumières et de projections, offre un ingénieux terrain de jeu, avec une trappe, des escaliers «casse-pattes», des espaces étroits et en hauteur qui rappellent une cachette. Deux rétroprojecteurs, avec leurs feuilles transparentes, disent la simplicité des moyens utilisés. Pas de pathos, d'esbroufe, ni de récupération dans ce théâtre-là. Il bouillonne d'inventivité. Même la bande sonore trouve la bonne distance, avec ses mélodies au piano, ses bruits impressionnants et ses quelques voix off. Comment, avec un théâtre aussi immédiat, proche, engagé, ne pas se sentir concerné? >> ELISABETH HAAS

> *Le Journal d'Anne Frank*, représentations jusqu'au 10 février à Givisiez, puis en tournée en Suisse romande, www.theatrosses.ch, 026 469 70 01

Cachés, enfermés et tellement vivants

Avec *Le journal d'Anne Frank*, le Théâtre des Osses réussit un spectacle à la fois poignant et plein de vitalité.

GIVISIEZ. On en sort bouleversé, révolté, mais aussi empli d'une rage de vivre transmise par cette adolescente disparue il y a plus de septante ans.

Le livre n'a rien perdu de sa force et la version du *Journal d'Anne Frank* que donne le Théâtre des Osses jusqu'au 10 février (et à CO2 le 21 février) accentue encore son intensité.

Ce texte célébrissime se trouve ici judicieusement condensé. En particulier par le choix, très pertinent, des

metteurs en scène Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier de se concentrer sur les trois adolescents: Anne, sa sœur Margot et Peter qui, avec sa famille, se retrouve lui aussi enfermé dans l'Annexe, cet appartement secret censé mettre huit personnes à l'abri des persécutions nazies.

Focalisé sur ce trio, le spectateur s'attache à ces vifs jeunes gens pris dans les tourments de leur âge: ce corps qui change, ces premiers émois, cette révolte contre la grande sœur modèle et contre les adultes, réduits à des voix. Comme si les adolescents ne pouvaient pas vraiment les voir, eux qui s'intéressent à leurs propres problèmes avant de penser à ceux des autres.

Sensation d'oppression

Reste que, aussi familière soit-elle, Anne Frank n'est pas une adolescente banale. Certes, elle rêve de patinage artistique et colle des photos de célébrités aux murs de sa chambre, mais, surtout, elle écrit, admirablement, à Kitty, son amie imaginaire. A travers elle, ici, c'est bien au public qu'elle s'adresse.

Avec inventivité, les metteurs en scène ne cessent de rappeler l'importance de cet acte d'écriture, grâce notamment à ces images de rétroprojecteur vintage. Sur la maison stylisée aux allures de maquette d'architecte, les projections permettent en outre de subtils raccourcis narratifs.

Ce décor ramassé sur lui-même se

révèle plein de cachettes et de trappes, minilabyrinthe qui matérialise le confinement. Avec encore la musique et les effets sonores grinçants et craquants de François Gendre, le sentiment d'oppression demeure omniprésent. Tout comme les menaces extérieures, «les nouvelles sinistres» arrivées par la radio, qui provoquent ce cri: «Pourquoi les hommes sont-ils si fous?»

La vitalité en espace clos

Dans cet univers confiné, la jeunesse et la vie éclatent de partout. Deux forces qu'incarnent les trois épatants comédiens, Judith Goudal, Laurie Comtesse et Yann Philipona. Ils passent des chamailleries à la jalou-

sie, de la peur à l'espoir, de la faim aux rêves, avec un mélange de candeur, de maladresse et de fougue propre à l'adolescence.

Leur vitalité bouillonnante rend l'épilogue d'autant plus déchirant. Ce couperet que l'on connaît, que l'on sent venir et qui n'en demeure pas moins insoutenable. Quelques jours plus tôt, Anne Frank écrivait dans son journal: «Malgré tout, je crois encore à la bonté innée des hommes.» **EB**

Givisiez, Théâtre des Osses, jusqu'au 10 février. www.theatreosses.ch.

La Tour-de-Trême, salle CO2, jeudi 21 février. Réservations: www.labilletterie.ch

Anne, un message de vie et d'espoir

NEUCHÂTEL Le journal d'Anne Frank revivra ce week-end au Pommier.

«Lorsque j'ai relu 'Le Journal d'Anne Frank', le texte ne m'a pas paru aussi dramatique et anxiogène que lors de ma première lecture, à 13 ans. C'est une œuvre pleine de vie et d'espoir», raconte Geneviève Pasquier.

La metteure en scène et son homologue, Nicolas Rossier, ont adapté le célèbre journal intime au théâtre. Ce samedi soir, il sera joué au Pommier, à Neuchâtel.

Un passé qui s'oublie

«Les jeunes n'ont plus de point de repère par rapport à la Shoah, et les personnes qui pouvaient raconter ce sujet de manière sensible ne sont plus là aujourd'hui», souligne Geneviève Pasquier. «Le Journal d'Anne Frank est utile pour rappeler ces événements à la jeune génération et aussi évoquer le thème des enfants dans la guerre, un sujet très actuel.»

De juillet 1942 à août 1944, les Frank et les Van Pels se cachent, à Amsterdam, pour échapper aux déportations. Son adolescence, Anne va la passer, en partie, dans un appartement dissimulé par une bibliothèque. C'est là qu'elle retranscrit dans son journal ses pensées et les changements de son corps d'adolescente.

La pièce s'adresse aux 12-13 ans, exactement le même âge qu'Anne. «Sa vie est proche de celle des spectateurs. Elle parle de sa relation avec

ses parents, de ses sentiments pour Peter, le fils des Van Pels. Par moments, Anne retranscrit littéralement les conversations qu'elle a avec lui», explique la metteure en scène. Ces dialogues ont pu être repris tels quels pour la création de la pièce.

Adaptation fidèle

Protection de la mémoire d'Anne Frank oblige, le spectacle reste fidèle et chronologique par rapport au texte original. La fondation du nom de l'adolescente, basée à Bâle, veille au grain, et c'est elle qui a octroyé les droits d'adaptation aux deux metteurs en scène, exigeant l'ajout d'un épilogue.

La représentation sera également disponible pour les malvoyants, ce dimanche soir, au théâtre du Pommier. L'audiodescription de la pièce a été rendue possible par l'association Ecoute voir. Une visite tactile des décors est aussi prévue avant le spectacle, pour permettre aux personnes malvoyantes de se familiariser avec les décors. **CHLOË LIECHTI**

THÉÂTRE DU POMMIER «Le Journal d'Anne Frank», dès 13 ans. Samedi 16 février, 20h30, et dimanche 17 février, 17h, avec audiodescription. Pour la visite tactile des décors, inscription auprès de Corinne Doret Bärtschi au 079 893 26 15 ou info@ecoute-voir.org.



Anne, sa sœur aînée Margot et Peter, un ami. JULIEN JAMES AUZAN
Arc Info, 13.02.2019

Voix intérieures

Par Sarah Juilland

Une critique sur le spectacle :

Le Journal d'Anne Frank / D'après les textes d'Anne Frank / Mise en scène de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier / Théâtre des Osses / du 24 janvier au 10 février 2019 / [Plus d'infos](#)



© Julien James Auzan

Quoique bouleversant, *Le Journal d'Anne Frank* ne se réduit pas à un témoignage tragique sur un pan sombre de l'Histoire : c'est aussi, et surtout, le récit de « l'aventure dangereuse [...] romantique et intéressante » (*Le Journal d'Anne Frank*) d'une adolescente inspirée et inspirante. Sur la toile de fond obscure de la Shoah et de la vie clandestine, l'adaptation de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier au Théâtre des Osses suggère l'adolescence plus que la guerre, le rire et la poésie plus que le désespoir et le pathétique. Confiant les pages du journal aux voix complices et solidaires de trois adolescents, la mise en scène souligne l'universalité et l'atemporalité du message d'Anne : sa voix semble en contenir tant d'autres.

Au centre de l'espace scénique se dresse une construction blanche, pareille à des pages de journal, ne demandant qu'à être habillées de mots. La structure évoque l'Annexe – lieu de vie des clandestins – sans chercher à la reproduire de façon réaliste. Dans un recoin, sous un escalier, des ombres de mains se disputent un mystérieux objet. Un calepin est projeté sur le devant de la scène ; à sa suite déboulent des jeunes gens enjoués et impatients. Lisant de brefs passages chacun à leur tour, ils entrent progressivement dans la peau des protagonistes du journal : Anne Frank, Margot Frank et Peter Van Daan, les trois adolescents de l'Annexe. Les comédiens réactivent l'histoire de la famille Frank-Van Daan et appellent à se souvenir de la condition des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Ce geste symbolise le devoir de mémoire et de transmission qui incombe à une génération où s'éteignent les derniers témoins des atrocités nazies. Durant le spectacle, les trois adolescents se partagent le récit d'Anne Frank, prêtant leur voix à ses pensées et leur corps à son entourage. Les adultes ne se manifestent qu'en tant que fond sonore, mêlant bavardages et injonctions : l'attention se porte sur la jeunesse, ses idéaux et son regard à la fois lucide et empli d'espérances sur le monde. Le dispositif scénique fonctionne comme une métaphore, transmettant les caractéristiques de la vie clandestine : l'exiguïté des lieux, le sentiment constant d'oppression et la promiscuité. Néanmoins, le décor revêt également une dimension ludique : ses façades vierges se parent régulièrement de dessins ou écritures projetés par les jeunes gens à l'aide d'un rétroprojecteur et ses murs amovibles, trappes et châtiers insufflent un air comique à leurs déplacements. La richesse scénographique – véritable « patte » de la Cie Pasquier-Rossier exploitée dans des mises en scène antérieures, telles que *Le Loup des sables* en 2018 qui fusionnait théâtre et animation vidéo – estompe les barrières entre réel et imaginaire, tout en infusant une dimension imagée et poétique au spectacle. Lumières et musiques classiques sont aussi convoquées, afin d'accompagner les émotions des protagonistes : angoisses, joies, craintes, rage de vivre.

L'actualisation, par l'intermédiaire du théâtre, du monument historique et littéraire que représente *Le Journal d'Anne Frank* met en exergue la cyclicité de l'histoire, la nécessité du travail de mémoire et le rôle d'une jeunesse qui s'apprête à écrire les pages de l'histoire à venir. Les réflexions d'Anne Frank, concernant la guerre, les clandestins, le statut de la femme dans la société et l'oppression, résonnent avec force dans l'actualité : « Pourquoi dépense-t-on chaque jour des millions pour la guerre et pas un sou pour la médecine, pour les artistes, pour les pauvres ? Pourquoi les gens doivent-ils souffrir la faim tandis que dans d'autres parties du monde une nourriture surabondante pourrit sur place ? Oh, pourquoi les hommes sont-ils si fous ? » (*Le Journal d'Anne Frank*). Les mots – et maux – de la jeune femme font encore sens au regard des problématiques contemporaines. Anne Frank se fait porte-parole de la jeunesse, synonyme d'avenir, et délivre un message d'humanité atemporel et mémorable : « En attendant, je dois garder mes pensées à l'abri, qui sait, peut-être trouveront-elles une application dans les temps à venir ! » (*Le Journal d'Anne Frank*).

Malgré la gravité de la situation des clandestins – rappelée par de cruelles irruptions de réalité, telles que bombardements et bruits d'avions –, le spectacle de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier est *vivant*. C'est avec beaucoup d'humour, de poésie et de légèreté que les comédiens voyagent dans l'univers créatif et romantique d'Anne Frank. Au-delà de l'angoisse et du danger, le récit est aussi celui d'une adolescente en prise avec les problèmes de son âge : conflits familiaux, puberté, questionnements sur la sexualité, histoires d'amour. Le décalage entre la verdeur d'Anne Frank et l'horreur de la guerre fait osciller entre éclats de rire et serremments de cœur. La pièce est vivante à la fois par l'humour et la gaité du monde intérieur de la jeune femme, mais aussi par la pertinence et l'actualité de son message. Transcendant les ans et la mort, les paroles d'Anne Frank trouvent leur écho dans toutes les voix, jeunes ou non, qui embrassent un espoir de paix, de justice et d'amour.

Bien à toi

Par [Thibault Hugentobler](#)

Le Journal d'Anne Frank / D'après les textes d'Anne Frank / Mise en scène de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier / Théâtre des Osses / du 24 janvier au 10 février 2019 / [Plus d'infos](#)



Antigone, Jean Anouilh

Le Théâtre des Osses présente jusqu'au 10 février une adaptation du Journal d'Anne Frank, entreprise périlleuse à la vue de la notoriété de ce texte. La troupe parie tout de même sur la fraîcheur innocente et pourtant terriblement lucide d'une œuvre troublante. C'est donc avec fureur et légèreté que les comédiennes, sans altérer le contenu du Journal, livrent une interprétation questionnant à la fois la mémoire de la Shoah, sa transmission et les nouvelles formes de barbarie.

« Et [la] vainqueur[e], déjà vaincu[e], seul[e] au milieu de son silence. »

Trois jeunes débarquent sur scène et se disputent autour d'un journal, puis, petit à petit, prennent en charge le lourd poids de son contenu. Il ne sera pas question de raconter l'histoire d'Anne Frank, mais de lui donner une voix. La jeune adolescente présente les protagonistes et distribue les rôles, expose le contexte à l'aide d'un rétroprojecteur avant de se lancer dans l'écriture de son *Journal*. Adressant ses réflexions à Kitty, interlocutrice fictive, Anne témoigne d'une adolescence volée, ou du moins redéfinie dans le microcosme qu'est l'annexe, cette cachette qui abrite sa famille et d'autres clandestin-e-s. Le spectacle donne aussi à voir la sœur d'Anne, Margot, ainsi qu'un autre adolescent, Peter van Daan. Les trois personnages évoluent pendant deux années, de 1942 à 1944, avant leur arrestation et leur déportation, révélant leur désir d'un monde dénué de toute cruauté, en gardant la « tête haute », cherchant à vivre plutôt qu'à survivre, entre amours naissants et agacements adolescents.

Connaissant la fin inéluctable d'Anne Frank, le public ne peut retenir ses larmes, comme il ne peut éviter que les gorges se serrent. Seulement, loin de proposer une tragédie larmoyante, la troupe nous invite à rire entre un épisode de patinage aux airs de *Twister* et une séance de déguisement flirtant avec le cinéma muet, sur une scène où même le décor austère et imposant, reproduisant le confinement de l'annexe, semble être au bord de l'explosion sous la pression des allées et venues pleines de vie de chacun-e. Ceci se ressent particulièrement dans le jeu de Judith Goudal qui confère au personnage d'Anne Frank une vivacité et une fureur de vivre malgré l'occupation nazie. La comédienne jongle entre l'innocence d'une jeune adolescente et sa profonde intelligence. Elle porte ainsi un discours plein d'espoir, sans anticipation, « pariant sur la vie », mais souligne aussi des questionnements souvent passés sous silence lorsqu'on évoque Anne Frank, comme la curiosité sexuelle, la place de la femme, la masculinité ou encore l'absurdité d'un monde tourné vers une course à l'armement annihilant les efforts humanistes. L'adaptation aurait pu se diriger vers un seul en scène, mais le choix de recourir à trois jeunes protagonistes confère à l'histoire une immédiateté et une universalité. Ainsi, Laurie Comtesse (Margot) et Yann Philipona (Peter) permettent de répartir le poids de cette fable et de confronter plus intensément les humains à leurs contradictions, hier comme aujourd'hui.

Car il est bien évidemment question ici de mémoire et de postérité. Même si le *Journal d'Anne Frank*, ou du moins son autrice, est connu de tou-te-s, il est nécessaire de continuer à entretenir le souvenir de la barbarie. Pour que cette dernière ne disparaisse pas dans les méandres de l'Histoire, à une époque où, selon un rapport sidérant de l'IFOP publié fin 2018, l'ignorance des nouvelles générations des génocides du siècle dernier comme l'Holocauste est grandissante. Pour que nous ne puissions pas détourner le regard, pour que nous nous protéjions de nous-mêmes et d'un possible avenir reproduisant les actes passés. Ainsi, cette adaptation adopte une double dimension : se souvenir et confronter.

Se souvenir d'Anne Frank, des promesses d'avenir radieux et des réflexions brillantes de son *Journal*, de sa vie et de celles de tou-te-s les oublié-e-s, de tou-te-s celles et ceux qui furent privé-e-s de voix.

Confronter le public aux schémas trop vite reproduits face à une crise migratoire qui se dirige de jours en jours vers un massacre silencieux. Dans *Jusque dans vos bras*, présenté au Théâtre de Vidy en novembre dernier, Les Chiens de Navarre proposaient une séquence dans laquelle la traversée de la scène par les comédiennes, sur un canot, dépendait de celles et ceux qui se lèveraient de leur siège. Cette scène renvoyait à la traversée de la Méditerranée, sur des embarcations de fortune, par des migrant-e-s, face à une Europe enfoncée dans son inaction et son mutisme. Dans *Le Journal d'Anne Frank*, la mise en scène de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier éveille les consciences en mettant plutôt l'accent sur la poésie juvénile, sans réduire sa violence sous-jacente. Et c'est ainsi que le pari est remporté. Avec brio.

THÉÂTRE

Le Journal d'Anne Frank

En mars et avril prochain, le Théâtre de Carouge, le Théâtre de Grand-Champ et le CPO accueillent "Le Journal d'Anne Frank", une création 2019 du Théâtre des Osses. Les metteurs en scène, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, proposent par le jeu de trois acteur-trice-s talentueux-ses, une adaptation de ce chef-d'œuvre du 20^e siècle abordant la réalité de la Shoah. Le public entre dans le quotidien d'une adolescente de treize ans, enfermée avec sa famille dans un espace reclus et caché nommé "L'Annexe", pour échapper à la persécution nazie.

Texte: Mathilde Morel

Le Journal d'Anne Frank" livre un récit que nous connaissons à peu près toutes et tous. Par le journal intime d'une adolescente du 20^e siècle, une partie tragique de l'Histoire et les horreurs de la Shoah sont abordées. Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier se confrontent à une œuvre importante, avec l'envie de faire découvrir ou redécouvrir ce récit humain aussi important que touchant. Le travail de préparation, au-delà du jeu d'acteur, a été de longue haleine pour s'imprégner de chaque personnage historique. Les acteur-trice-s ont également pris part aux choix des textes, et confient que les parties supprimées ont été de réels "crève-cœurs". Certaines scènes, bien que n'apparaissant plus dans la pièce, restent ancrées en eux-elles, habitant et enrichissant leur jeu.

Au cœur de la pièce se trouvent l'histoire, les pensées, les découvertes et les peurs d'une adolescente. Anne Frank (Judith Goudal) couche sur papier son quotidien et ses interactions avec le monde. À ses côtés, sa sœur, Margot Frank (Laurie Comtesse) et



Photo: Julien James Auzan

Peter van Daan (Yann Philipona), le fils d'amis de la famille également présents dans l'"Annexe", partagent son quotidien. Le spectacle se focalise sur ces trois personnages, qui récitent en alternance le texte fort de la pièce, créant un rythme qui plonge le-la spectateur-trice dans la narration, jusqu'à l'en rendre captif-ve. Les interactions avec d'autres protagonistes sont réalisées par des voix enregistrées.

Anne Frank est une adolescente tumultueuse, empreinte d'une rage de vivre, de briser ses chaînes et de se libérer, au sens propre comme au figuré. La jeune fille veut grandir, en témoignent les marques sur le mur des centimètres pris, pour son plus grand bonheur, son corps qui se transforme et ses habits soudainement sont bien trop petits pour elle. Deux ans de captivité. Comment vivre enfermée, quand on a 14 ans et des rêves plein la tête? Nous voyons évoluer le personnage d'Anne Frank tout au long de la pièce, entre espoir et conscience de la tragédie à venir.

Les acteur-trice-s apparaissent dans un décor sobre. Au milieu de la scène trône une maquette de trois mètres de haut, entièrement blanche. Deux escaliers raides sont visibles de chaque côté et un réel labyrinthe intérieur permet aux personnages d'apparaître à différents étages, alternant les niveaux. Des portes s'ouvrent au fur et à mesure de la pièce offrant toujours plus de possibles. Deux rétroprojecteurs projettent des images sur les murs de la maquette, et d'intenses jeux de lumière mettent en valeur les comédien-ne-s et soulignent leur jeu.

Au-delà du destin tragique qui attend la famille Frank au terme de ces deux années de captivité, on lit aussi un message d'espoir et de bienveillance. La pièce sera jouée plus de 85 fois, en tournée et lors de représentations scolaires.

Le Journal d'Anne Frank

Le 5 mars à 20h30 au Théâtre de Grand-Champ, Gland

Du 12 mars au 17 avril au Théâtre de Carouge

Les 27 et 28 avril au CPO, Lausanne



Photo: Julien James Auzan



Louan, 12 ans et Alessia, 14 ans, grâce au travail effectué afin de guider leurs camarades et le public dans l'exposition, ont pu entrer en empathie avec Anne Frank et ressentir sa peur, sa colère, son espoir.
SABINE PAPILLOU

Quand les jeunes cultivent la mémoire d'Anne Frank

MARTIGNY L'exposition temporaire «Anne Frank - Une histoire d'aujourd'hui» est à voir à la bibliothèque du CO Octodure.

PAR JEAN-FRANÇOIS.ALBELDA@LENOUVELLISTE.CH

«Malgré tout, car je continue à croire à la bonté innée de l'homme...» Guide du jour face à des camarades de deux ans plus âgés que lui, Louan, 12 ans, pose ces mots d'Anne Frank en pesant leur densité. Puis il demande à ses camarades: «Vous, si vous aviez été à sa place, est-ce que vous auriez gardé cet espoir?». L'un d'eux, après un moment de silence, répond: «non, sûrement pas...». La solennité du moment amène un éclairage étonnant à cette bibliothèque scolaire. Là, au milieu des panneaux de l'exposition itinérante internationale de la Maison Anne Frank, qui retrace le parcours de l'adolescente et de sa famille et plus largement explique la montée du régime nazi et son inhumanité, c'est une parcelle de la mémoire du temps qui soudain s'anime et alimente la réflexion.

Ne pas laisser l'histoire s'estomper

C'est là tout le sens de l'initiative d'accueillir cette exposition. Connecter les ados d'aujourd'hui aux mots et à l'histoire de leur concitoyen hélas morte en 1945 à Bergen-Belsen, peu avant la libération. A l'origine, tout est parti de l'étroite collaboration qui lie le Cycle d'orientation Octodure au Théâtre Alambic. La directrice de ce dernier, Stefania Pennelli, avait eu l'opportunité de programmer la pièce «Le journal d'Anne Frank», adaptation signée par Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier et montée au Théâtre des Osses à Fribourg. Et d'accueillir en parallèle l'exposition. «Pour nous, en tant qu'éducateurs, il était important de ne pas laisser s'estomper ces pans de l'histoire dans l'esprit de nos jeunes», explique le directeur du CO Nicolas Theux.

Devoir de mémoire

Ce devoir de mémoire est d'autant plus important à une époque où les flux d'informations génèrent de très nombreux flous, voire véhiculent des théories qui brouillent la vérité historique. Et où les actes antisémites et racistes connaissent une hausse significative. «Vous savez ce qu'il advenait des personnes handicapées sous le régime nazi?», demande Alessia, 14 ans, l'autre guide du jour. La réponse impressionnante des élèves représentatifs de la société plurielle contemporaine, où la différence a cessé d'être une barrière. Durant une formation de trois jours où une quinzaine d'élèves ont été formés par Stefania Pennelli à l'art de l'exposé oral, Louan et Alessia ont pu se plonger dans les pages du journal d'Anne Frank, entrer en connivence avec ses mots, son espoir, son amour, ses traits de caractère,

«Il est important de ne pas laisser s'estomper ces pans de l'histoire»

NICOLAS THEUX
DIRECTEUR DU CO OCTODOURE

et dans l'obscurité. «On a le même âge qu'elle avait quand elle a écrit son journal. C'est effrayant de se mettre à sa place, d'imaginer ce qu'elle a vécu», appuie Alessia. «On peut ressentir sa peur, sa colère, et aussi sa positivité. Ça m'a beaucoup touché», ajoute Louan. L'un et l'autre - tout comme leurs camarades, guides éphémères ou visiteurs - garderont sans doute longtemps dans leur esprit la trace du message d'Anne Frank, cette adolescente, libre malgré le confinement,



Alessia et Louan, durant la visite. L'exposition itinérante de la Maison Anne Frank à Amsterdam a été déjà vue par 10 millions de personnes..
SABINE PAPILLOU

Une pièce pour susciter la réflexion

A l'origine de la venue de l'exposition «Anne Frank - Une histoire d'aujourd'hui», il y a la programmation au Théâtre Alambic de la pièce «Le journal d'Anne Frank», dont l'adaptation et la mise en scène ont été réalisées par Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier au Théâtre des Osses à Fribourg. Entre 1942 et 1944, Anne Frank, sa sœur Margot et ses parents, accompagnés de la famille van Pels, se cachent pour échapper aux persécutions nazies. Ces événements sont consignés dans le journal intime de la jeune fille depuis ses 13 ans et jusqu'à son arrestation à l'âge de 15 ans. Dans ce contexte, l'adolescente déconcertée avec une grande lucidité les relations familiales et assiste à sa propre transformation. A voir le 28 février à 19h30.

finement, dont les pages intimes ont bouleversé la planète. Et ils auront à cœur de le transmettre. Car, comme l'écrit Otto Frank, le père d'Anne, «Nous ne pouvons pas changer le passé, mais nous pouvons changer l'avenir.»

Exposition à voir Jusqu'au 28 février. Vernissage ce vendredi 15 février à 17h. Entrée libre, renseignements: 027729422 ou info@theatrealambic.ch. Visites guidées ouvertes au public vendredi 22 février à 16h30 et 18h15 et le jeudi 28 février à 16h20 et 17h50.

scènes

magazine



© Julien James Auzan

ISSN 1016-9415

310 / mars 2019

CHF. 12.-- 12 €

théâtre de carouge :
le journal d'anne frank

théâtre de carouge

Le Journal d'Anne Frank

Le célèbre journal intime de l'adolescente juive mondialement connue est proposé en pièce de théâtre à trois personnages.

Retour historique en guise de préambule :

La famille Frank, originaire de Francfort, arrive à Amsterdam à la fin de l'année 1933, pensant échapper aux rafles nazies qui sévissent en Allemagne. Mais à partir de 1940, les dangers s'intensifient aussi à Amsterdam, forçant la famille Frank à se cacher dans un appartement secret aménagé dans l'Annexe de l'entreprise d'Otto Frank. Anne a alors treize ans. Après deux ans passés dans ce modeste refuge, le groupe de quatre personnes, probablement dénoncé, est arrêté en août 1944 puis déporté vers le camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Sept mois après son arrestation, Anne meurt du typhus dans le camp de Bergen-Belsen, quelques jours après sa sœur Margot. Le camp est libéré par les troupes britanniques le 15 avril 1945, Amsterdam est libérée le 5 mai 1945.

Otto Frank, l'unique survivant du groupe, reviendra à Amsterdam à la fin de la guerre et apprendra que le journal tenu par sa fille durant deux ans, cahier d'écolier dans lequel elle relate sa vision des événements, a miraculeusement été préservé. Convaincu du caractère unique de l'œuvre, Otto décide alors de la faire éditer.

Sur scène

Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier se sont emparés de ce texte, non pour le faire entendre *in extenso*, mais plutôt pour en extraire des passages significatifs, soigneusement choisis, qui donnent à 'voir' différents thèmes : la vie d'avant-guerre, heureuse et calme, le conflit mondial qui sème la terreur, la politique internationale, les persécutions massives, les difficultés de la vie en vase clos, l'enfermement, le désespoir, la peur quo-

tidienne. L'originalité du projet tient dans l'option suivante : sur scène, trois personnages, trois adolescents réfugiés dans l'appartement secret (Anne, Margot et Peter) joués par trois jeunes comédiens professionnels. Les adultes sont figurés par des voix et des silhouettes animées, manière subtile de les reléguer au second plan, laissant ainsi advenir la parole du trio. Sur scène, une table, point de départ de l'écriture, qui nous rappelle que ce texte a été écrit par une jeune fille studieuse, perspicace, révoltée, inventive et surtout très mûre, capable d'analyser la situation avec pertinence et finesse.

Petit à petit, on découvrira à quel point ce texte reste parfaitement d'actualité, à l'heure où le racisme, tous les racismes, continuent de progresser dans une quasi-indifférence généralisée. 75 ans plus tard, force est de constater que ce récit fait encore et toujours mouche, probablement aussi grâce à sa qualité proprement littéraire. C'est en effet une voix que l'on entend, et non pas un déroulé historique de faits d'actualité comme on



« Le Journal d'Anne Frank » © Julien James Auzan

pourrait en lire dans un périodique. Il s'agit bel et bien ici d'un journal, d'un document personnel intime, qui relate une vie intérieure et extérieure, et c'est cela qui touche au plus profond.

Rosine Schautz

Théâtre de Carouge.

Du 12 mars au 17 avril

Le Journal d'Anne Frank

adaptation et mise en scène : Geneviève Pasquier, Nicolas Rossier

jeu : Laurie Comtesse, Judith Goudal, Yann Philpona

Une Anne Frank toute M de grâce revit à Carouge

Dans «Le Journal» ouvert par Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, la jeune Judith Goudal ressuscite l'adolescente autant que la clandestine condamnée au camp de concentration

Katia Berger
@berger_katya

Elle voulait «vivre après sa mort», et elle l'a fait. Longtemps encore, le «Journal d'Anne Frank» documentera pour l'humanité entière les horreurs de la persécution nazie. Le drame de la jeune fille, c'est d'avoir atteint l'immortalité non pas en laissant éclore son talent d'écrivain, mais en succombant aux horreurs centuplées des camps d'extermination.

Quand Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier transposent à la scène le contenu des fameux carnets, ils savent que leur public, même dès 13 ans, connaît le destin tragique de la jeune juive. Un rudiment de culture générale informe ainsi leur mise en scène, créée en janvier au Théâtre des Osses à Fribourg. Il leur permet de favoriser la vitalité, l'espièglerie et la personnalité de l'adolescente au détriment d'un contexte historique traité en hors-champ. Ce qui, dans la dramaturgie, exalte paradoxalement l'émotion du spectateur.

Une teenager atemporelle

Pour incarner l'Allemande née en 1929, tôt émigrée avec sa famille aux Pays-Bas pour échapper à l'antisémitisme, puis claustrée deux ans durant dans l'annexe de l'usine amstellodamoise de son père avant la déportation en 1944, le duo Pasquier-Rossier choisit Judith Goudal. Face à une irréprochable Laurie Comtesse dans le rôle de la sœur aînée et le promoteur Yann Philippona dans celui du fils Van Daan lui aussi reclus, la Genevoise diplômée de la Manufacture éblouit. À 26 ans, elle puise dans une mémoire fraîche pour traduire les élans d'une teenager atemporelle. Ses sautes d'humeur. Ses transformations corporelles. Ses passions, ses relations familiales en dents de scie. «On peut tous se reconnaître en Anne Frank», confie la comédienne.



Judith Goudal restitue toute la joie de vivre de la jeune Anne Frank, aiguisant ainsi l'émotion d'un public qui connaît la fin de l'histoire. JULIEN JAMES AUZAN

Dans l'annexe, cette fois, du Théâtre de Carouge, elle virevolte dans sa robe bleue, pleine de grâce, et rend bien cette fonction de meilleure amie - Kitty - que revêt le cahier à carreaux pour une ado de 13 à 15 ans. Pour folâtrer avec Margot ou batifoler avec Peter, elle doit contourner une ingénieuse architecture tout en escaliers, en placards et en cachettes, qui re-

produit l'espace exigü de la clandestinité tout en évoquant à demi-mot les baraquements à venir.

Sur les cloisons de cette construction viennent régulièrement se projeter des images, ici des pages du journal intime, là de la ville désormais interdite. De même, des sons extérieurs se font entendre - bombardements, vociférations d'officiers

de la Gestapo, musiques d'ambiance... C'est dans ces illustrations sonores ou visuelles, parfois en redondance du texte, que se glissent les faiblesses d'un spectacle sinon de bonne tenue. Les paris tablant sur une coopération intelligente du public se voient balayés par un usage excessif du Stabilo Boss. Si l'on est capable de superposer aux événements consignés

par Anne Frank l'abjection de la Shoah à suivre, alors on n'a pas besoin d'être trop pris par la main. Le contraste entre le présent du récit et le futur de l'histoire résonne même sans écho.

«Le Journal d'Anne Frank» Théâtre de Carouge, Petite salle, jusqu'au 17 avril, 022 343 43 43, www.tcag.ch



L'innocence d'Anne

Comment conserver l'intimité d'un journal une fois exposé sur les planches ? C'est le pari pris par Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, dans cette adaptation du Journal d'Anne Frank, sur la scène du Théâtre de Carouge jusqu'au 17 avril prochain. Un pari réussi pour un coup de cœur.

Publié en 1947, le *Journal d'Anne Frank* a été tenu par une jeune fille juive allemande exilée aux Pays-Bas, et cachée pendant deux ans dans les bureaux de l'entreprise de son père, avec sa famille et quatre amis. Elle y retrace le quotidien de cette vie qui n'en est pas vraiment une, ses espoirs, ses doutes, ses relations, ses envies, avec l'innocence de l'adolescente, dans un témoignage bouleversant et traduit dans plus de 70 langues. Reprendre un tel texte, dans sa version presque originale, au théâtre était risqué, tant il est connu et a été étudié. Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier s'y sont attelés pour un résultat qui restera à coup sûr l'un de nos grands souvenirs théâtraux.



Trois jeunes comédiens sur scène

Sur la scène de la salle Gérard-Carrat, ils sont trois : Judith Goudal, Laurie Comtesse et Yann Philipona est Peter van Daan. Ensemble, les trois comédiens commencent par lire le journal qu'ils ont trouvé sur la scène. Petit à petit, les choses se précisent et on comprend qu'ils incarneront les trois jeunes protagonistes du texte : Anne, sa grande sœur Margot et Peter van Daan, le fils des amis de la famille Frank. Aidés par des projecteurs qui aident à contextualiser et animer le décor blanc de la scène, ils expliquent la situation de la famille Frank, contrainte de s'exiler aux Pays-Bas après l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Alternant scènes jouées et récit – en portant sur scène le texte du journal – sur le décor composé de marches, de trappes et de marches, à la manière de l'appartement dans lequel ils sont cachés, les trois comédiens parviennent à amener un dynamisme qu'on n'aurait pas soupçonné, au vu de l'objet de départ. Avec toute l'innocence de leur jeunesse et de celle de leurs personnages, ils insistent sur ce texte bouleversant, témoignage d'une jeune adolescente qui a vécu le pire, avec une légèreté et une justesse rares. Anne se rêve patineuse en Suisse, danseuse, elle est heureuse de recevoir une paire de chaussures pour ses 14 ans... Malgré la gravité de la situation, ce spectacle donne le sourire. Et cela, ce n'était pas gagné.



Entre innocence et gravité

La situation est donc grave : la famille vit dans la peur constante d'être découverte et emmenée en camp de concentration. Durant deux ans, les adolescents ne sortiront pas de l'appartement. Et pourtant, dans cette vie cloisonnée qui n'en est pas une, ils parviennent à garder espoir. Anne conserve son innocence et des préoccupations propres à son âge : elle rêve, tombe amoureuse, se prend de bec avec sa sœur et ses parents... Le moindre message positif arrivant du front par la radio la bouleverse et lui redonne confiance. Judith Goudal devient Anne Frank et réussit ici une performance exceptionnelle : incarner la candeur, tout en restant consciente de la difficulté de la situation et de la manière dont tout cela va finir. L'enthousiasme constant qu'elle conserve, dans sa gestuelle presque enfantine que dans ses cris de joie et ses propos redonne vie à Anne Frank et à son œuvre si importante. Primo Levi dit à propos de ce journal : « Anne Frank nous émeut plus que les innombrables victimes restées anonymes et peut-être doit-il en être ainsi. Si l'on devait et pouvait montrer de

compassion pour chacune d'elles, la vie serait insoutenable¹. » C'est exactement la sensation qu'on a en assistant à cette adaptation théâtrale. Judith Goudal, Anne, nous émeut plus qu'elle jamais, soutenue magnifiquement par Laurie Comtesse et Yann Philipona, dont la performance est également à souligner. Quelle maturité et quelle justesse pour une troupe de comédiens si jeunes, avec un texte aussi fort à porter.



Une fin terrifiante

Et puis, la légèreté fait place à la terreur. Le spectacle se termine avec les trois comédiens sur scène, qui narrent la terrible fin des protagonistes : de l'arrestation des habitants de l'appartement à leur mort. Les lumières s'éteignent sur leurs personnages comme leur vie instantanément, presque dans l'oubli. Seul Otto, le père a survécu. Ne restera sur la scène que le journal d'Anne, dernier souvenir bouleversant de ces dernières années. Un texte qu'on a pu récupérer grâce à Otto Frank et son amie Miep Gies, qui l'a conservé, et que personne ne doit jamais oublier.

Fabien Imb

Infos pratiques :

Journal d'Anne Frank, adapté par Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, du 12 mars au 17 avril 2019 au Théâtre de Carouge.

mise en scène : Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier

avec : Judith Goudal, Laurie Comtesse et Yann Philipona

<https://theatredecarouge.ch/saison/piece/le-journal-danne-frank/54/>

photos : © Julien James Auzan

¹ Primo Levi, *Journal d'un écrivain*, 1947.

«Le journal d'Anne Frank» déborde de joie et d'élan

SCÈNES Au Théâtre de Carouge, le spectacle tiré du célèbre récit qui raconte la vie de deux familles juives à Amsterdam, cachées pour échapper aux rafles nazies, n'a rien de déprimant. Emmenée par une comédienne ébouriffante, la proposition est applaudie debout par les adolescents

MARIE-PIERRE GENECAND

Le journal d'Anne Frank sur les planches, la promesse d'une soirée déprimante? Au contraire, le spectacle à voir ces jours dans la petite salle du Théâtre de Carouge avant le CPO à Lausanne et L'Echandole à Yverdon explose de joie et d'émois. C'est que le carnet intime le plus célèbre de l'histoire – 70 langues, 30 millions d'exemplaires – déborde déjà de vie et de projets en soi. Mais, à l'adaptation, à la scénographie et à la mise en scène qu'elle partage avec Nicolas Rossier, Geneviève Pasquier a encore amené sa fibre facétieuse. Et comme Judith Goudal, qui incarne l'héroïne, n'est pas l'actrice la plus neurasthénique de la scène romande, le moment pétille vraiment de fantaisie et de générosité. Vendredi soir, les ados du public ont réservé une standing ovation à ce récit de deux familles juives contraintes de vivre recluses pour échapper à la barbarie nazie.

Il faudra faire une fois le portrait de Judith Goudal, petite boule d'énergie qui, à chacune de ses apparitions, déclenche un immense courant de sympathie. On l'a découverte dans *Ivanov*, d'Alexandre Doublet, en 2011, et revue l'année après dans *Figaro!* de Jean Liermier. Déjà, ses Sacha et Fanchette vibraient d'une formidable intensité. En 2017, la Genevoise a injecté sa joie bondissante dans *My Cha-Cha Garden*, de Rossella Riccaboni, avant de gronder de colère dans le très émouvant *Chœur des femmes* de Michèle Millner. Lançant une poupée par-dessus bord, la comédienne y fustigeait la pression de maternité que connaît toute trentenaire... Chaque fois, son énergie décoiffe, son expressivité subjugue.

Un tempérament de feu

C'est de nouveau le cas à Carouge, après le Théâtre des Osses, près de Fribourg, où le spectacle, qui se concentre sur les trois adolescents de la maisonnée, a été créé avec succès. Judith Goudal illumine Anne Frank, cette figure attachante qui, dans son célèbre journal, raconte de 1942 à 1944 la cohabitation de deux familles juives forcées de se cacher dans une ville d'Amsterdam occupée par les nazis.



Laurie Comtesse (à gauche) et la pétillante Judith Goudal, qui composent Margot et Anne Frank, sur la petite scène du Théâtre de Carouge. (JULIEN JAMES AUZAN)

L'adolescente parle aussi de ses tribulations intérieures et extérieures, elle qui prend 13 centimètres en deux ans! Anne ne ressemble pas à Margot, sa sœur aînée (Laurie Comtesse, dans une étonnante composition loin de sa viva-

Danses endiablées, déguisements insolents, patinage sur glace: les plus jeunes ne cessent de s'inventer un ailleurs

cité naturelle). Elle n'est pas sérieuse et appliquée, mais bout d'un feu du dedans si incandescent qu'elle s'impatiente, explose, se fait sermonner par les adultes présents.

Celle qui se voit devenir «journaliste et écrivaine plus tard» aimerait tellement sortir, danser, jouer du piano, aller à l'école, au cinéma... Plus loin, elle condamne la logique patriarcale qui veut que les femmes de son époque soient si effacées. Et plus loin encore, elle raconte ses premiers émois avec Peter (Yann Philipona, précis et délicat), le fils de la famille Van Daan, qui s'est aussi réfugiée dans l'annexe qu'Otto, le père d'Anne, a aménagée à l'arrière de son entreprise, lorsqu'il a senti venir le vent des déportations. Si *Le journal d'Anne Frank* a tant de suc-

cès, c'est parce qu'il oppose un récit lumineux à l'obscurité de l'époque et à l'issue tragique des héros. Ce contraste fait sa force depuis plus de septante ans.

Cet esprit, Geneviève Pasquier l'a très bien saisi. Sur la scène, une cabane toute en hauteur, munie de plusieurs escaliers et de différentes ouvertures, évoque l'exiguïté de l'annexe, mais aussi les trouvailles des ados pour écarter les murs. Danses endiablées, déguisements insolents, patinage sur glace: les plus jeunes ne cessent de s'inventer un ailleurs. Les parois immaculées permettent aux comédiens de projeter en direct des dessins et des écritures qui présentent les membres de la maisonnée et l'importance du précieux cahier.

Trois ados résistants

Tout est vivant et animé dans cette mise en scène chaleureuse. Bien sûr, par moments, il y a des coups de froid. Sur un piano aigre qui reprend des airs yiddish, Anne a le blues et, dans la brume d'un matin de novembre 42, elle se perche à la fenêtre pour digérer son chagrin. Les bombardements sont aussi des instants fracassants qui rappellent la violence de la guerre. Mais ce qui reste après cette soirée passée en compagnie de ces trois ados résistants, c'est l'importance de la joie, de l'acuité et de l'élan. ■

Le journal d'Anne Frank, jusqu'au 17 avril, Théâtre de Carouge. Les 27 et 28 avril, CPO, Ouchy. Le 2 mai, L'Echandole, Yverdon-les-Bains.

UN FILS DE NOTRE TEMPS



Viens au spectacle ce soir ☺
Un fils de notre temps



Pixabay©

Pouvoir assister à une pièce de théâtre touchante, intense, traitant d'une thématique actuelle et mettant en scène d'imposantes marionnettes - tenues par des acteurs –c'est original! C'est enrichissant !

Je vous propose donc de foncer découvrir « *Un fils de notre temps* » qui se joue au théâtre des Osses du **jeudi 4 au dimanche 14 avril prochain**.

Cette pièce est adaptée du roman portant le même nom d'Ödön von Horváth. Isabelle Matter qui assure la mise en scène nous accorde un peu de son temps pourtant bien rempli – elle assure la direction du théâtre des marionnettes à Genève entre autre - pour répondre aux questions de **FRI-Style**.

FRI-Style : Bonjour Isabelle !

Isabelle Matter : Bonjour !

FRI-Style : Pouvez-vous nous expliquer pourquoi votre choix s'est porté sur cette pièce ?

Isabelle Matter: J'ai découvert l'auteur et ses livres vers 16-17 ans lors de mes études. Il y a quelques années de cela, une discussion m'a amenée à relire un de ses romans. J'ai trouvé alors dans ce texte un très fort écho par rapport à l'actualité. En effet, un attentat terroriste venait de se perpétrer.

FRI-Style : Est-ce une pièce ouverte à tous ?

Isabelle Matter: La pièce est racontée de manière simple grâce aux marionnettes. Ce n'est pas une pièce didactique. « *Un fils de notre temps* » met en scène la vie complexe d'un jeune chômeur désespéré qui va se laisser « entraîner » dans la violence en s'engageant dans l'armée pour combattre. Mais un jour, son capitaine meurt. Commence alors pour ce jeune homme un difficile chemin de conscience auquel nous assistons.

FRI-Style : Pourquoi ce choix d'utiliser et de mettre en scène des marionnettes ?

Isabelle Matter: Les marionnettes permettent de mettre une certaine DISTANCE et aussi d'utiliser L'HUMOUR. Cela touche aussi quelque chose en nous qui n'est pas de l'ordre de l'intellectuel.

FRI-Style : Quel est votre lien avec le théâtre des Osses?

Isabelle Matter: Ce sera la première fois que je mets en scène une pièce au théâtre des Osses. C'est l'équipe du théâtre de Givisiez qui m'a sollicitée. **FRI-Style** : Merci !

Les marionnettes partent en guerre

Givisiez » Une fois n'est pas coutume, le Théâtre des Osses accueille une production du Théâtre de marionnettes de Genève, *Un Fils de notre temps*. Un teaser défilait dans le foyer, au moment des représentations du *Journal d'Anne Frank*. L'esthétique choisie par la metteuse en scène Isabelle Matter rappelle un peu celle de l'époque nazie, dont Ödön von Orvách a vécu l'irrésistible séduction nationaliste. Mais l'auteur de la pièce n'a en réalité pas situé l'intrigue dans un endroit ou à une période précis. Elle pourrait très bien se dérouler aujourd'hui, où elle trouve un écho dans le parcours de ces jeunes qui se radicalisent et cherchent dans l'engagement militaire et violent un idéal «sur les ruines de l'humanisme».

Pétri de certitudes idéologiques, ce *Fils de notre temps* n'échappe toutefois pas au doute. La pièce mêle jeu et manipulation, les voix de quatre comédiens et des projections vidéo. Elle est destinée à un public adolescent et adulte. » **EH**

» **Je 19h 30, ve, sa 20h, di 17h Givisiez**
Théâtre des Osses. Aussi les 11, 12, 13
et 14 avril.

Une histoire qui reste de notre temps

Le **Théâtre des Osses** accueille *Un fils de notre temps*, d'Ödön von Horváth. Cette œuvre de 1938 est montée par le Théâtre des Marionnettes de Genève, séduit par son actualité.

ÉRIC BULLIARD

GIVISIEZ. Etrange destin que celui d'Ödön von Horváth: mort accidentellement aux Champs-Élysées, à 36 ans, il a eu le temps d'écrire quelques pièces et romans où résonnent les échos funestes de son époque. Comme *Un fils de notre temps*, publié en 1938, l'année de sa mort. Dès ce soir et jusqu'au 14 avril, le Théâtre des Osses, à Givisiez, en accueille une version oscillant entre théâtre, vidéo et marionnettes.

Ödön von Horváth ne situe son récit ni dans le temps ni dans un pays quelconque. Son texte n'en reste pas moins marqué par les troubles des années 1930, par les discours belliqueux et les replis nationalistes. Autant dire qu'il garde toute sa force aujourd'hui.

C'est d'ailleurs son côté universel et actuel qui a frappé la metteuse en scène Isabelle Matter, comme elle le relève dans le dossier de presse: «Ce parcours de conscience d'un jeune soldat aux prises avec la société de son temps résonne particulièrement avec cette jeunesse débousoyée, en quête d'idéaux, qui aujourd'hui succombe à un radicalisme violent.»

Écrit à la première personne, *Un fils de notre temps* suit le destin d'un jeune chômeur qui s'engage dans l'ar-



Marionnettes, comédiens et vidéo brouillent les frontières entre réalité et illusion. CAROLE PARODI.

mée. Il y découvre le sentiment d'appartenance, la reconnaissance. Il part en guerre avec enthousiasme, mais va ensuite faire face aux désillusions et prendre conscience de l'iniquité du régime qu'il a servi.

Sans pays natal

Créée par le Théâtre des Marionnettes de Genève, cette version accueillie au Théâtre des Osses est passée par Vidy en janvier dernier. Elle associe marionnettes et comédiens (Pascale Güdel, David Marchetto, Olivier Périat et Diego Todeschini). Le personnage principal est de type bunraku, c'est-à-dire manipulé à plusieurs, «tel un jouet pas tout à fait fini», selon Isabelle Matter. Les comédiens représentent ses voix, «les forces qui l'animent et le font avancer».

Peu à peu, les voix se divisent au fil des doutes naissants, des réflexions contradictoires... Les comédiens incarnent également des person-

nages extérieurs. La vidéo et divers effets scéniques viendront en outre troubler les liens entre réalité et illusion.

Né en 1901 dans une famille de diplomates, Ödön von Horváth se présentait comme un «mélange typique de la vieille Autriche-Hongrie: magyar, croate, allemand et tchèque». Il affirmait même: «Je n'ai pas de pays natal et bien entendu je n'en souffre aucunement. Je me réjouis au contraire de ce manque d'enracinement, car il me libère d'un sentiment inutile.»

«Le faux et le vrai»

Après avoir suivi les affections de son père à travers l'Europe, il étudie la littérature à Munich. A partir de 1927, il publie (en allemand) des pièces et des nouvelles qui s'alarment du danger nazi. Il quitte l'Allemagne à l'arrivée d'Hitler au pouvoir et publie le roman *Jeunesse sans Dieu* en 1937, suivi d'*Un fils de notre temps*.

Ödön von Horváth, qui, sentant venir l'horreur, «a «tenté d'affronter sans égards la bêtise et le mensonge», ne verra pas l'ampleur du désastre de la Seconde Guerre mondiale: le 1^{er} juin 1938, en sortant du Théâtre Marigny, à Paris, il est tué par une branche de maronnier arrachée par la tempête.

Sur le lieu du drame, une plaque commémorative a été installée, avec ce poème qui rappelle toute la lucidité et l'actualité de cet étonnant écrivain: «Et les gens vont dire/Que dans un lointain avenir/On saura discerner/Le faux et le vrai/Que le faux disparaîtra/Alors qu'il est au pouvoir/Que le vrai adviendra/Alors qu'il est au mouvoir.» ■

Givisiez, Théâtre des Osses, du 4 au 14 avril, les jeudis à 19 h 30, les vendredis et samedis à 20 h, les dimanches à 17 h. www.theatreosses.ch

LES ORPHELINS



© Martin Reeve

REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION

- Le 1^{er} mai, Roland Vouilloz était dans Vertigo sur la RTS pour parler entre autres des *Orphelins*. (Animatrice : Laurence Froidevaux / Durée : 45'45'')
https://rtsww-a-d.rts.ch/lalere/programmes/vertigo/2019/vertigo_20190501_standard_l-invite-roland-vouilloz-les-orphelins_ba82c5ab-da0e-4890-9499-e8394e0854fe-128k.mp3?mediald=10372049
- Le 6 mai 2019, Yves Jenny et Daniel Perrin étaient les invités de « C'est que du bonheur » sur Radio Fribourg (Animatrice : Amaëlle O'Brien / Durée : 15'31'')
<http://podcasts.radiofr.ch/564768f64e87817c60cde7e98007d4e4.mp3>

Quatre orphelins aux Osses

Théâtre musical » A eux quatre, ils se partagent 27 sœurs et frères. De belles fratries et des souvenirs d'enfance encore vifs, dont ils ont témoigné une première fois il y a bientôt vingt ans au sein des *Tribus modernes*. Aujourd'hui, le groupe se reforme: Lee Maddeford, Daniel Perrin, Roland Vouilloz et le Fribourgeois Yves Jenny – les deux premiers connus plutôt comme musiciens, les deux autres comme acteurs – jouent *Les Orphelins*. Le spectacle, créé l'an dernier (et qui a déjà tourné à L'Arbanel), connaîtra encore huit représentations au Théâtre des Osses, à Givisiez. *Les Orphelins?* Parce que avec les années

qui passent, les parents nous quittent, et quelques sœurs ou quelques frères, déjà, «mangent les pissenlits par la racine».

En chansons et en textes, les quatre «mousquetaires» du théâtre musical romand croisent leurs vies passées et présentes, donnent la parole à ceux qui restent et se livrent avec humour et en musique. A partir d'histoires personnelles, leur propos entend toucher à l'universel par sa sensibilité. La mise en scène est assumée par Olivier Périat. » EH

» Je 19 h 30, ve et sa 20 h, di 17 h
Givisiez

Théâtre des Osses. Aussi les 9, 10, 11 et 12 mai.

La Gruyère, 02.05.2019

Se raconter, à travers la famille

GIVISIEZ. Après L'Arbanel en automne 2017, au tour du Théâtre des Osses, à Givisiez, d'accueillir le spectacle musical *Les orphelins*. Huit représentations sont prévues, dès ce soir et jusqu'au 12 mai. Quatre comédiens et musiciens (Yves Jenny, Roland Vouilloz, Lee Maddeford et Daniel Perrin) se racontent, dévoilent en textes et en chansons quelques pans de leur histoire familiale.

Les orphelins font suite aux *Tribus modernes*, que le même quatuor a créé il y a vingt ans. Le spectacle dresse un portrait des fratries (ils comptent 27 frères et sœurs à eux quatre), évoque les disparus, le temps passé... Ce n'est plus le temps des souvenirs d'enfance, mais celui de l'âge adulte avec ce qu'il contient de renoncement et d'expérience. Rien de morbide toutefois, assure le dossier de presse, mais «un spectacle humain, tendre et drôle». **EB**

Givisiez, Théâtre des Osses, du 2 au 12 mai.

Réservations: 026 469 70 00, www.theatreosses.ch

SA CHIENNE



REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION

- Le 11 mars 2019, Nicolas Rossier était dans l'émission « C'est que du bonheur » sur Radio Fribourg (Journaliste : Amaëlle O'Brien / Durée : 10'12")
http://podcasts.radiofr.ch/21c08229bee1d821a8d198d426be32c5.mp3?fbclid=IwAR0j81Cj0IP3UtDdub70WSIf_Ym2zXlqt0nvOZ7R5HG2cm3wassCPSdaLQ

La Gruyère, 07.03.2019

Une rupture à la sauce Rémi de Vos

MIDI THÉÂTRE. A Nuithonie, au restaurant Le Souffleur, le programme Midi Théâtre propose *Sa chienne*, de Rémi de Vos, dans une mise en scène de Nicolas Rossier. Trois représentations se tiendront du mardi 12 au jeudi 14 mars. Après la création à Villars-sur-Glâne, la pièce tournera dans les six autres lieux romands partenaires de Midi Théâtre.

Ce n'est pas la première fois que l'actuel codirecteur du Théâtre des Osses se plonge dans l'univers de Rémi de Vos: en 2013 la compagnie Pasquier-Rossier, avait monté *Le ravisement d'Adèle*, déjà à Nuithonie. Rémi de Vos est aussi l'auteur de *Madame*, monologue que Catherine Jacob a interprété à CO2 il y a deux ans. A chaque fois, cet étonnant dramaturge français, né en 1963, explore avec humour la nature humaine, de préférence du côté de sa lâcheté.

Sa chienne est tiré de *Trois ruptures*. Il s'agit, plus précisément, de la première des trois imaginées par Rémi de Vos. Un couple, interprété par Barbara Tobola et Philippe Soltermann, se retrouve à table. Madame a passé deux jours à préparer ce repas. Monsieur se régale, loin de se douter qu'au moment du dessert, son épouse lui annoncerait qu'elle le quitte. Et que les choses allaient si mal se passer... **EB**

Villars-sur-Glâne, Nuithonie, mardi 12, mercredi 13, jeudi 14 mars, 12 h 15. www.equilibre-nuithonie.ch, www.miditheatre.ch

Un festin plus aigre que doux à Nuithonie

Midi, Théâtre! » Après un premier essai soigné et réussi avec *Röstigraben*, le Théâtre des Osses met en scène une deuxième pièce dans le cadre de la saison des Midi, Théâtre!, ces spectacles de forme légère qui se jouent à la lumière du jour, à l'heure du repas. Le foyer de Nuithonie, à Villars-sur-Glâne, accueille *Sa chienne* de mardi à jeudi prochains, dans une mise en scène de Nicolas Rossier, codirecteur du centre dramatique fribourgeois. Il s'agit de la première des *Trois ruptures* de l'auteur français Rémi De Vos.

Nicolas Rossier était entré dans l'œuvre de Rémi De Vos par *Le ravisement d'Adèle* (à l'époque où il œuvrait avec Geneviève Pas-

quier à l'enseigne de la compagnie Pasquier-Rossier). *Sa chienne* se prête bien à l'expérience du Midi, Théâtre!, explique le metteur en scène: «Le texte a un rapport direct avec la nourriture.» Un couple s'y déchire en bonne et due forme: «Elle fait un festin, pour lui annoncer qu'elle le quitte.» La suite s'annonce cruelle, voire carrément «ignoble». Mais au risque d'avaloir de travers, il faudra après la première partie terminer son repas au Souffleur avant de découvrir la seconde volée de bois vert, quand la situation tournera franchement «au vinaigre».

Rémi De Vos est «un dialoguiste phénoménal, prévient Nicolas Rossier, c'est un

acteur qui écrit pour les acteurs». Sa pièce dépasse le registre de la comédie pure: «L'auteur a le sens de la chute, de la repartie, oui, mais ça secoue!» Autrement dit, la forme reste légère tandis que le fond peut potentiellement «glacer le sang»: si ce n'est pas libérateur! D'autant que le metteur en scène ne fait pas de la femme une victime: «C'est une résistante», décrit-il. Il reste également attaché à un «petit» décor pour marquer la distance scénique, où évolueront Barbara Tobola et Philippe Soltermann, les comédiens de la distribution. » **ELISABETH HAAS**

► **Ma et me 12 h 15 Villars-sur-Glâne**
Foyer de Nuithonie, Le Souffleur. Aussi le jeudi 14 mars.

CRITIQUE

«*Sa Chienne*», théâtre exutoire

Cela commence par une «mise en bouche», selon les mots de Nicolas Rossier. Doux euphémisme du metteur en scène pour décrire la rupture abrupte que vit un quadra un peu imbu de lui-même, costard soigné et chaussures vernies. Sa femme lui prépare le festin de sa vie sur fond de délicates cordes mozartiennes. Elle l'allume, lui fait son numéro de séduction, il grogne de délectation, après cette «ex-

périence gustative absolue», à hauteur divine, qu'elle a mijotée pendant deux jours. C'est peu dire qu'il ne digère pas, quand elle lui annonce subitement: «Je te quitte.» Et puis: «Je ne te supporte plus, toi et ta chienne.»

L'ambiance est posée. Elle ne sera pas exactement joyeuse. On rit même très jaune. Ne dit-on pas que la vengeance est un plat qui se mange froid? *Sa Chienne*, courte pièce cruelle signée Rémi De Vos, s'intègre à merveille

dans le concept des Midi, Théâtre!, ces spectacles à voir à l'heure du repas, qui tournent dans les sept théâtres romands partenaires. Il est question de nourriture, la pièce file la métaphore culinaire («Mais c'est dégueulasse!»), tandis qu'on dîne au Souffleur, dans le foyer de Nuithonie. Il faut manger avant d'entendre la deuxième partie, au risque de perdre l'appétit...

La robe de Barbara Tobola ne vole plus, ses mains sont

enchaînées au-dessus de la tête, façon SM. Philippe Soltermann a laissé tomber le veston, en bourreau décomplexé. Comme dans toutes les ruptures violentes, quand il faut se déchirer pour ne surtout jamais se pardonner, les torts sont partagés, on ne saurait dire qui est le plus lâche ou le plus mesquin. Le dialogue est cinglant. Elle exulte en mots grossiers et vérités crues, il fait passer sa chienne avant sa femme. Vous

prenez bien encore un peu de pâté pour chien? L'écriture serrée et l'aplomb des comédiens mettent beaucoup de tension dans ce règlement de comptes, qui ne peut que mal finir. C'est parfaitement écoeurant. Mais tellement défoulant! »

ELISABETH HAAS

► *Sa Chienne*, encore à l'affiche aujourd'hui et demain à 12 h 15 à Villars-sur-Glâne, dans le foyer de Nuithonie, au restaurant Le Souffleur. Billetterie: FT 026 350 11 00

FESTIVAL
LE PRINTEMPS DES COMPAGNIES

FESTIVAL
LE PRINTEMPS
DES COMPAGNIES

—
30, 31 MAI, 1^{er} JUIN
07, 08, 09 JUIN
2019

—
Sa Chienne

—
L'Homme qui penchait

—
Le Grand Cahier

—
SOLILOphone

—
*Frida Kahlo, autoportrait
d'une femme*

—
*Mon père est une chanson
de variété*

—
*Cette nuit encore jouer
les pierres*

—
Hiver à Sokcho

—
Angèle et Anatole

—
Karaoké littéraire

CENTRE
DRAMATIQUE
FRIBOURGEOIS



THÉÂTRE
DES OSSES



www.theatreosses.ch



REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION

- Le 31 mai, Geneviève Pasquier, Nicolas Rossier et Astride Schlaefli étaient les invités de Radio Fribourg dans l'émission « C'est que du bonheur » (Animatrice : Amaëlle O'Brien / Durée : 33'28")
<http://podcasts.radiofr.ch/6c467c4bbb3ae3cda8b120243845c422.mp3?fbclid=IwAR0jKNz1MWpFuExFkjpE-LDyeuGy2AuRvsDNXKlhj-t3YPd4biilZioD-4E>
- Le 7 juin, La Télé organisait son journal depuis le Théâtre des Osses (Journaliste : Camille Tissot / Durée : 4')
http://www.latele.ch/play?i=actu-fribourg-printemps-des-compagnies-07-06-2019-1800&fbclid=IwAR2cU_K9bKVELCfTDORIKOV1ONPd9-L44nC08tKK4jMd07j_9yN2LUgPAIO

Pour la troisième fois, un festival clôt la saison

Le **Théâtre des Osses** va proposer dix spectacles sur deux week-ends pour marquer la fin de sa saison. Ce troisième festival Le Printemps des compagnies permet de présenter des coups de cœur qui n'ont pas trouvé place dans la programmation.

ÉRIC BULLIARD

GIVISIEZ. C'est une manière de clore la saison en fête et dans une dernière profusion. Pour la troisième fois, le Théâtre des Osses, à Givisiez, organise son festival biennal Le Printemps des compagnies. Il proposera dix spectacles, durant les week-ends de l'Ascension et de la Pentecôte.

«Ce festival répond à une demande et permet de programmer des productions que nous avons aimées, mais que nous n'avons pas latitude d'accueillir dans la saison ordinaire», a souligné Nicolas Rossier, codirecteur des Osses, hier en conférence de presse. Les pièces se tiendront dans différents lieux du Centre dramatique fribourgeois et changeront d'un week-end à l'autre.

Du 30 mai au 1^{er} juin, le théâtre accueillera *Frida Kahlo* de la compagnie genevoise L'hydre folle. Conçu par Martine Corbat, ce projet se fonde sur la biographie tourmentée de la célèbre peintre et mêle musique, littérature, arts plastiques...

Au Studio sera proposé (pour la première fois en Suisse romande) une version



Après sa création l'an dernier au festival Altitudes, *L'homme qui penchait* sera repris aux Osses dans le cadre du festival Le Printemps des compagnies. ARCH - A. VULLIQUOD

Le retour des Chroniques

Nouveau président de l'Association des amies et amis du Théâtre des Osses (AAATO), Matthieu Corpataux relance la collection des *Chroniques des Osses*. Cette série d'ouvrages avait notamment publié les textes de *L'Orestie d'Eschyle*, d'Isabelle Daccord et de *Rideau!*, de Gisèle Sallin. A l'occasion du Printemps des compagnies paraîtra *Le Livre d'or, paroles de spectateurs* issu du spectacle qu'Isabelle-Loyse Gremaud avait proposé au festival 2017. Le texte se fonde sur des témoignages de fidèles du Centre dramatique fribourgeois. EB

musical du roman d'Agota Kristof, *Le grand cahier*. «On y retrouve toute sa substance», selon Geneviève Pasquier, codirectrice des Osses. Musicienne de formation, la metteuse en scène Astrid Schläfli a choisi d'axer le spectacle sur le son, en imbriquant musique, bruitages, voix et texte.

Transformé en salle intime, l'atelier de décors accueillera *L'homme qui penchait*. Créée l'année dernière à la Part-Dieu dans le cadre du festival Altitudes, la pièce s'inspire de témoignages réunis par le neurologue Oliver Sacks. Pour Geneviève Pasquier, c'est «très humain, inventif, drôle et fantastiquement joué» par Céline Cesa, Vincent Rime et Sylviane Tille.

Les trois soirées du premier week-end s'achèveront au restaurant avec *Mon père est une chanson de variété*, de Robert Sandoz. Le fondateur de la com-

pagnie L'Outil de la ressemblance s'est inspiré de son histoire personnelle pour monter ce spectacle musical, en duo avec Adrien Gygax. Où des chanteurs de variété deviennent pères de substitution.

Le deuxième week-end, du 7 au 9 juin, proposera, dans le théâtre, *Angèle et Anatole*, écrit, mis en scène et interprété par Thomas Lonchamp et Emma Pluyaut-Biwer. Ces anciens élèves de la Manufacture suivent dans son quotidien et au fil des ans un couple qui continue de s'aimer.

Autre vision du couple, plus noire, à la fois déchirée et poétique, avec *Cette nuit encore jouer les pierres*, présenté au Studio. Julien Mages, que Nicolas Rossier qualifie de «Rimbaud du théâtre romand», a écrit cette histoire de rupture pour les comédiens Mali Van Valenberg et Marc Mayoraz.

Littérature encore avec la jeune romancière Elisa Shua Dusapin: Frank Semelet a porté à la scène son magnifique *Hiver à Sokcho*, qu'il interprète au côté d'Isabelle Caillat. Pitch Comment habille de ses dessins et d'une «esthétique tendre et subtil» cette histoire d'un amour naissant.

Compétition et reprise

Les soirées du deuxième week-end s'achèveront aussi en littérature, sur un mode ludique: le comédien Vincent David proposera un *Karaoke littéraire*, où chacun sera invité à lire un texte tiré au sort sur une roue de la fortune.

Le Printemps des comédiens reprend en outre l'installation-performance *SOLLPHONE*, que le comédien Emmanuel Dorand a créée pour le festival du Belluard: dans une cabine téléphonique installée à l'extérieur du théâtre, les

spectateurs (un à la fois) pourront écouter une conversation, interprétée en direct.

Ces dix spectacles participent à une compétition «amicale quoique féroce», sourit Nicolas Rossier: ils se disputent deux prix attribués par le public et par un jury présidé par la journaliste Florence Michel.

Hors compétition, les Osses présenteront encore *Sachiene*, de Rémi De Vos, que Nicolas Rossier a monté dans le cadre des Midi Théâtre. «C'est du théâtre comme je l'aime, bien écrit, avec beaucoup d'humour et plus subtil qu'il n'y paraît.» La pièce sera donnée à midi, autour du repas, le jeudi 30 mai et le samedi 8 juin. Elle met en scène un couple, dont la femme a préparé un festin, pour mieux annoncer à son mari qu'elle le quitte. ■

www.theatreosses.ch

Floraison théâtrale aux Osses

Festival » La 3^e édition du Printemps des compagnies aura lieu du 30 mai au 1^{er} juin et du 7 au 9 juin à Givisiez.

La troisième édition du festival de théâtre Le Printemps des compagnies se déroulera les week-ends du 30 mai au premier juin, et du 7 au 9 juin prochain, au Théâtre des Osses, à Givisiez. Après deux éditions en 2015 puis 2017 jugées «convaincantes» par les organisateurs, le festival bisannuel revient avec dix nouvelles pièces.

Particularité du festival, ces représentations auront lieu dans différents endroits du bâtiment du Théâtre des Osses de Givisiez, dont l'atelier de création de décors qui pourra accueillir entre 40 et 50 personnes. Les amateurs de théâtre pourront profiter d'un programme riche avec entre autres la pièce *Frida Kahlo, autoportrait d'une femme*, présentée par la compagnie L'Hydre folle de Genève, qui reprend la chronologie de la vie de l'artiste mexicaine en se focalisant sur la thématique de la métamorphose de l'être humain. «Cette pièce est un coup de cœur. Elle mêle théâtre, arts plastiques, peinture, littérature et

musique. C'est un spectacle total», promet Geneviève Pasquier, codirectrice du Théâtre des Osses. Et de poursuivre: «Le festival nous permet d'amener des pièces qui seraient difficiles à intégrer dans notre programme régulier», se réjouit-elle. Le spectateur curieux pourra par exemple profiter de la pièce *SOLILOphone* en pénétrant dans une cabine téléphonique londonienne déposée devant le théâtre, avant de décrocher le combiné et d'entendre les voix d'interlocuteurs imaginaires.

Autre exemple du programme, la pièce *Sa chienne*, qui traite de la rupture amoureuse avec un humour subtil, sera présenté le 30 mai et le 8 juin à 12 h 15 au resto bar du Théâtre des Osses, où les spectateurs pourront profiter d'un repas durant la représentation. Cette pièce est mise en scène par Nicolas Rossier, lui aussi codirecteur du Théâtre des Osses.

Une compétition est en outre mise en place. Un Prix du jury ainsi qu'un Prix du public seront décernés. » **ARNAUD ROLLE**

» Programme complet:
www.theatreosses.ch

L'actrice romande invite l'artiste peintre mexicaine au festival Le Printemps des compagnies

Frida Kahlo, double de Martine Corbat



Une scène sur la révolution mexicaine dans le spectacle musical *Frida Kahlo, autoportrait d'une femme*. Elisa Murcia Artengo

« ELISABETH HAAS

Théâtre des Osses » Une trajectoire aussi anticonformiste, aussi douloureuse, aussi intense que celle de Frida Kahlo ne pouvait pas laisser Martine Corbat indifférente. «C'est une longue histoire d'amour avec elle, qui m'a habitée à plusieurs moments de ma vie», raconte la femme de théâtre, qui a grandi dans le Jura et a installé sa compagnie, L'Hydre folle, à Genève. De l'enfance à ses études, en histoire de l'art puis en théâtre, Frida Kahlo et son œuvre n'ont cessé de l'accompagner. «En choisissant le théâtre, je me suis dit que s'il y avait une femme sur qui je voulais travailler, ce serait elle.»

C'est donc *Frida Kahlo, autoportrait d'une femme* que Martine Corbat tourne cette fin de semaine au Théâtre des Osses, à Givisiez. Son spectacle s'inscrit dans la programmation du festival Le Printemps des compagnies. Il s'est concrétisé au moment de la rencontre de Martine Corbat avec l'artiste plasticienne Yangalie Kohlbrenner, qui a réalisé la scénographie. Les deux femmes ont choisi une dizaine de tableaux, qui sont mis en espace dans le spectacle, tantôt «suggérés», tantôt «métamorphosés», mais identifiables par les connaisseurs de l'œuvre de Frida Kahlo.

Mais même les non-connaisseurs devraient être sensibles à la flamboyance des costumes, aux couleurs vives, qui ren-

voient à l'univers mexicain de l'artiste et à ses tableaux. Martine Corbat cite *L'Hôpital Henry Ford*, œuvre créée après une fausse couche, qui traduit sa souffrance de ne pouvoir enfanter: sur un lit est étendue une femme nue, les draps sont tachés de sang: «De son ventre sortent des rubans rouges, au bout un fœtus, les os d'un bassin, différents sym-

boles de sa vie, dont on en a représenté certains. Je voulais travailler sur les tableaux.»

«Comme s'il y avait une autre Frida en elle, guérie et pas détruite»

Martine Corbat

Ainsi la plasticienne sera sur

scène aux côtés de Martine Corbat, Diego Todeschini et des musiciens Pierre Omer et Julien Israelian. «J'incarne Frida Kahlo, explique l'actrice. Je voulais que Yangalie Kohlbrenner soit comme un double, une amie imaginaire, une deuxième Frida.» Tout en construisant certains tableaux en direct, elle rendra ainsi tangible cette dualité que l'artiste a elle-même exprimée dans *Les deux Frida*. Elle s'est peinte une fois vêtue de blanc, une fois en costume traditionnel mexicain, précise Martine Corbat: «Frida Kahlo a beaucoup écrit sur ce double

d'elle-même, comme s'il y avait une autre Frida en elle, guérie et en bonne santé. Pas détruite.» C'est que la peintre a d'abord souffert de poliomyélite – une de ses jambes n'a pas grandi correctement – avant de subir de graves fractures, de la colonne vertébrale et du bassin notamment, lors d'un accident de bus. Elle a été opérée de très nombreuses fois, a dû rester clouée au lit de longs mois, a souvent dû peindre alitée. D'où l'étonnante proportion d'autopourtraits dans son œuvre.

Mais outre ses douleurs physiques et psychiques, le spectacle

témoignera aussi de la relation passionnée et compliquée avec son mari Diego Rivera – ils se sont mariés deux fois tout en étant ouvertement polygames –, des figures phares qu'elle a côtoyées dans le monde de l'art, Picasso, Max Ernst, l'auteur surréaliste André Breton (dont elle se moque volontiers), et de la politique (à commencer par Léon Trotski). C'est Diego Todeschini qui donnera vie sur scène à tous ces personnages masculins. Pas étonnant qu'avec une telle biographie, la vie libre qu'elle a menée dans les années 1930 – tout en étant corsetée dans un corps fragile –, sa force de caractère et son œuvre hors normes continuent d'inspirer les femmes.

LE PRINTEMPS DES COMPAGNIES, PREMIER WEEK-END

Outre le spectacle de Martine Corbat sur Frida Kahlo, le premier week-end du festival Le Printemps des compagnies permet de redécouvrir deux productions fribourgeoises à Givisiez. Le Théâtre des Osses reprend une production maison, *Sa Chienne*, courte et cruelle pièce de Rémi De Vos que Nicolas Rossier a mise en scène pour la série Midi, Théâtre! et qui sera donc jouée à l'heure du dîner. Un couple en instance de séparation en avale son pâté de travers. Et le public aussi. Créé l'été dernier pour le Festival Altitudes, à Bulle, *L'Homme qui penchait* de Sylviane Tille réunit la metteuse en scène et les comédiens Céline Cesa et Vincent Rime. Tour à tour patients ou neurologues, ils donnent vie à des consultations humanistes et drôles.

Le centre dramatique fribourgeois fait également confiance à Astride Schlaefli qui a conçu une subtile pièce musicale avec deux violonistes – qui utilisent leur instrument de toutes



les façons imaginables –, du théâtre d'objets, des projections et une voix off. La pièce d'après Agota Kristof s'intitule *Le Grand Cahier* et raconte les stratégies de deux enfants pour résister et conjurer la guerre. Quant au comédien et metteur en scène Robert Sandoz, il récrit l'histoire de son enfance et de son adolescence sans père sur la bande-son qu'il écoutait alors. *Mon père est une chanson de variété* se joue du karaoké avec la complicité d'Adrien Gyga et Yvette Théraulaz.

Le *Soliloquie* d'Emmanuel Dorand, lui, reprendra du service durant tout Le Printemps des compagnies, aussi du 7 au 9 juin. Dans une cabine téléphonique toute rouge, on entendra, à l'autre bout du fil, l'un des monologues imaginés à l'origine par le comédien fribourgeois pour le Festival du Belluard. Chaque «représentation» est individuelle, donc unique. EH/DR

> Détails à l'agenda et sur www.theatreosses.ch

Un spectacle musical

«J'ai beaucoup lu pour préparer ce spectacle, abonde Martine Corbat. Je me suis attachée à la biographie en français de Rauda Jamis (chez Actes Sud, ndlr), j'ai repris son écriture poétique, qui la fait parler à la première personne.» Les textes des chansons en revanche sont originaux et signés de la plume de la comédienne. Car *Frida Kahlo, autoportrait d'une femme* se présente aussi comme un spectacle musical. Les deux musiciens jouent en direct de plusieurs instruments différents. «La musique scénique est pour moi fondamentale», explique l'actrice, qui prépare justement un disque avec les chansons du spectacle. »

» Je 20h15, ve et sa 20h30 Givisiez Théâtre des Osses.

CRITIQUE

Aux Osses, le Printemps est électrique



Le metteur en scène Robert Sandoz rend hommage à la culture populaire dans *Mon père est une chanson de variété*. Guillaume Perret

La représentation a lieu dans le foyer que le Théâtre des Osses appelle son RestoBar. Ambiance volontiers informelle, qui colle avec le début improvisé de ce qui s'annonce comme une conférence bancaire: Robert Sandoz a l'air très emprunté quand il prend la parole au début de *Mon père est une chanson de variété*. On l'aura compris, ce n'est qu'une posture. Le metteur en scène est connu pour ses dramaturgies découpées au couteau: tout est bien réfléchi dans ce spectacle accueilli à Givisiez dans le cadre du Printemps des compagnies et qui commence comme un solo de confidences avant de virer au show débridé.

Le caractère *cheap* du décor et de l'écran de projection tient de l'esthétique du karaoké, ces tours de chant publics avec les paroles surimprimées sur des clips douteux. Il faut bien la complicité d'Adrien Gygax pour transformer ce moment de culture populaire en fête où tout le monde, à un moment ou à un autre, retrouve des références et une coïncidence avec sa bande-son personnelle. L'effet de groupe joue à plein quand on peut chanter le refrain de *L'été indien* de Joe Dassin, tandis qu'Adrien Gygax réinvente les couplets pour l'occasion. Il campe un animateur un poil ringard et pas avare de son micro emphatique.

Mais tous ces tubes (date de péremption dépassée pour les moins de 40 ans) ne sont pas juste alignés comme un hommage à la chanson française du siècle dernier. Claude François en tête avec des chorégraphies et des costumes qui ont pris un sacré coup de vieux. Robert Sandoz s'en sert pour raconter son histoire, ou plutôt se raconter des histoires. Car réécrire la nuit où, sur la banquette arrière d'une Alphasud rouge, sa mère adolescente a «épousé pour un soir» un acolyte de Michel Sardou relève de la construction de soi plutôt que de la fidélité aux événements, apparemment impossibles à reconsti-

Sa douceur ouvre quelques minutes au vécu de la maman, alors que tout le spectacle s'est ancré dans celui du fils

FRIDA KAHLO, UN DESTIN DE FEMME

Le premier week-end du Printemps des compagnies permet aussi d'entendre à Givisiez une voix féminine et forte: *Frida Kahlo, autoportrait d'une femme*. Avec une dernière représentation ce soir, la scène du Théâtre des Osses aura accueilli cette pièce trois fois cette fin de semaine. La comédienne Martine Corbat a choisi de rendre tangible le combat, la lutte de cette artiste, contre les douleurs physiques, pour s'inscrire dans un milieu de l'art peu ouvert aux femmes. L'accent est mis sur sa force de

caractère, qui la porte, la transcende, plus que sur ses douleurs qui en auraient achevé beaucoup d'autres... Les mots sont volontiers crus, bruts: Frida Kahlo (Martine Corbat) crache par exemple sur les surréalistes parisiens, à commencer par André Breton. L'auteur du texte, Rauda Jamis, ne cache pas la sexualité exacerbée de l'artiste ni, en début de spectacle, la barre au moment de l'accident de bus qui a changé sa vie, en lui démolissant le bassin, transperçant l'utérus, le vagin. Frida Kahlo ne pourra jamais

tuer. Un père peut-il manquer quand on ne l'a pas connu, quand on ne sait pas qui il est?

La question en vérité est profonde, beaucoup plus grave que les deux comédiens vêtus d'un tee-shirt noir estampillé du nom de Robert et qui accumulent les détournements de chansons, y compris le générique du dessin animé *Goldorak*. Avec l'entrée en scène d'Yvette Théraulaz, cette question existentielle finit par toucher très intimement, quand l'actrice prête les fêlures de sa voix à la mère de Robert Sandoz. Sa douceur ouvre quelques minutes au vécu de la maman, alors que tout le spectacle

s'est ancré dans celui du fils. Vertige d'émotion contenue, de non-dits qui affleurent, de remords inavoués...

Vertige parasité par l'irrésistible propension à la clownerie d'Adrien Gygax. Décidément, Robert Sandoz ne parvient pas à rendre son passé triste. Il sait que l'absence est un formidable moteur à faire marcher son imagination, à se créer des pères de substitution et s'inventer des histoires pour remplir les vides de sa biographie, ce qu'il fait d'ailleurs brillamment comme metteur en scène de la compagnie L'outil de la ressemblance.

Surtout, cette fin suspendue, comme arrachée au fil du temps, dit que la variété est peut-être plus essentielle que sa réputation bas de gamme, facile, artificielle. Elle a les mots qui consolent ou qui permettent de s'identifier, comme des repères, des phares. Robert Sandoz rassure: oui, on a le droit d'aimer sincèrement des titres de qualité discutables et de confier, comme lui, ses maladroites adolescentes à Jean-Jacques Goldman. Ou, mieux, d'en faire un spectacle électrique, avec force guitare et basse. » ELISABETH HAAS

avoir d'enfant. Dans son malheur, elle découvre l'art, la peinture, qui lui sauve littéralement la vie. La scénographie emprunte des objets à ses tableaux, tandis que la musique de Pierre Omer et Julien Israélian, jouée en direct, traduit les contradictions, les émotions amplifiées, la vie intense et follement écartelée de l'artiste, aussi pétrée de douleurs qu'éprise de désirs. EH

➤ *Frida Kahlo, autoportrait d'une femme*, à voir encore ce soir à 20h 30 au Théâtre des Osses, à Givisiez.

➤ *Mon père est une chanson de variété*, à voir encore ce soir 22h 15 à Givisiez, au Théâtre des Osses.

Second week-end pour le festival

THÉÂTRE DES OSSES. La troisième édition du Printemps des compagnies se poursuit et s'achève ce week-end au Théâtre des Osses, à Givisiez. Outre la reprise du *Solilophone* d'Emmanuel Dorand et de *Sa chienne* (samedi à 12 h 15), quatre spectacles figurent au programme.

Trois d'entre eux sont donnés à trois reprises, de vendredi à dimanche. Adaptation du roman d'Elisa Shua Dusapin, *Hiver à Sokcho* réunit Isabelle Caillat, Frank Semelet et le dessinateur Pitch Comment. Histoire de la fin d'un amour, *Cette nuit encore jouer les pierres* est écrit et mis en scène par Julien Mages, interprété par Mali Van Valenberg et Marc Mayoraz. Dans *Angèle et Anatole*, Thomas Lonchamp et Emma Pluyaut-Biwer proposent de suivre une histoire d'amour et son évolution au cours des ans. Les soirées de vendredi et samedi s'achèveront avec un *Karaoké littéraire*, conçu par Vincent David et présenté par un collectif rompu à l'improvisation. **EB**

www.theatreosses.ch

La Gruyère, 06.06.2019

Deuxième week-end de festival à Givisiez: le Printemps des compagnies donne la parole à Julien Mages

«Que le théâtre soit de la poésie»

« ELISABETH HAAS

Théâtre des Osses » Il est entré dans le monde du théâtre par la Manufacture, à Lausanne. Comme comédien de la première volée, au milieu des années 2000. En réalité, Julien Mages écrivait déjà bien avant ses débuts à la haute école. Son mode d'expression à lui, ce sont les mots. Il les écrit pour sa propre compagnie, la Compagnie Julien Mages, pour le Collectif Division, avec qui il s'est illustré sur toutes les scènes romandes, ou pour d'autres metteurs en scène désormais. Mais il les a d'abord mis en scène lui-même.

«Elle n'en peut plus de ramasser son mari à la petite cuiller»

Julien Mages

Ainsi au départ de *Cette nuit encore jouer les pierres*, il y a un texte. «Je travaille surtout le drame contemporain, à consonance poétique. J'essaie de trouver la poésie du théâtre, de faire du théâtre en prose. Comme au XVII^e siècle, on faisait du théâtre en alexandrins, on considérait les vers comme des œuvres poétiques. Je rends le théâtre à l'état de poème. J'aimerais que le théâtre soit de la poésie.» Le dramaturge et metteur en scène ne cache pas ses ambitions. Dès le titre, *Cette nuit encore jouer les pierres*, il affiche son style. La pièce, sous forme d'un dialogue à deux personnages, est accueillie vendredi, samedi et dimanche au Théâtre des Osses, à Givisiez, dans le cadre du Printemps des compagnies. Le festival, qui a fait le plein le week-end dernier, poursuit sur sa lancée encore cette fin de semaine.

La fin de l'amour

Julien Mages: «Je travaille avec l'idée de personnages qui sont plutôt des fonctions dramatiques, métaphoriques, des archétypes, des puissances, des vecteurs psychologiques, des postulats sociologiques.» Des personnalités fortes donc, qu'il écrit tout de même en pensant précisément aux comédiens qu'il va diriger, qu'il connaît ou apprend à connaître à l'avance, pour coller aux nuances de leur voix. Ainsi Marc Mayoraz joue «un



Marc Mayoraz et Mali Van Valenberg incarnent un couple qui se déchire, dans Cette nuit encore jouer les pierres.
Felicie Milhit

homme médecin, qui travaille pour des ONG, un chirurgien qui intervient dans des pays en guerre. Pour la civilisation, c'est un héros. Mais il n'a pas réussi à sauver des enfants lors d'une dernière intervention qui l'a traumatisé. Il devient dépressif, fou. Quand il revient dans son pays, il est devenu fortement alcoolique.»

Dans une lecture de classes, il ferait partie de la classe supérieure de la société, celle qui a fait des hautes études. Sa femme en revanche, interprétée par Mali Van Valenberg, n'est qu'employée de commerce. «Au début, elle admirait ce beau médecin», analyse Julien Mages. «Mais elle n'en peut plus de cette situation, elle n'en peut plus de ramasser son mari à la petite cuiller.» Elle est à bout, perd du poids. «On est à la fin de l'amour. A la fin du conflit qui va permettre à l'un des deux de mettre un terme à l'amour.»

La création de la pièce a eu lieu en 2017 au Petit Théâtre de Sion.

Dans un Valais que l'auteur a beaucoup traversé à pied – dans son souci de précision il dit «crapahuter». La nature et son emprise, même inconsciente, ne pouvaient pas le laisser indifférent. «Cette pièce parle aussi de la beauté de la nature que nous sommes en train de flouer, de terrasser.»

La nature résiste

Sur un plateau nu, où s'égrènent en projection quelques calligrammes, poèmes visuels dits en voix off, comme autant de respirations, l'éclairage dessine un espace de lumière où les personnages tournent en rond. «Ils «refont leur histoire», non sans douleur. Leur dialogue densifié par la musique de Pierre Audétat décline en cinq séquences cette petite sentence: «Je t'aime, mais...» Ou comme le décrit Julien Mages: «Ils sont en train de se détruire, elle dit c'est trop tard, mais elle l'aime encore.»

La fin reste volontairement ouverte, l'auteur ne délivrant pas

toutes les clefs, obligeant le spectateur à rêver. Sera-t-elle sombre? Non, ce n'est pas le mot juste: Julien Mages préfère le terme de «drame», car pour lui le théâtre représente la vie. Cette vie où l'on se déchire et l'on se réconcilie, où l'humour n'est pas forcément ab-

sent, où l'intimité est décortiquée jusqu'à la moelle, où l'universel rejoint le particulier grâce à la nature, cet «au-delà de l'homme», qui résiste quand tout s'écroule autour d'elle. »

> Ve 18h 15, sa 17h 45, di 16h 30 Givisiez Théâtre des Osses.

DU STUDIO À L'ATELIER, ET AU BAR

Outre *Cette nuit encore jouer les pierres*, jouée au Studio, le Théâtre des Osses accueille deux autres pièces cette fin de semaine dans ses différents espaces ouverts au public. La scène principale reçoit *Angèle et Anatole*, duo joué et mis en scène par Emma Pluyaut-Biwer et Thomas Lonchamp, qui célèbrent, dans une scénographie délicieusement surannée, «la grandeur des petits riens». Le ton est à l'humour, pour voir le temps qui passe. Dans l'atelier de construction des décors,

Isabelle Caillat, Pitch Comment et Frank Semelet jouent une adaptation du roman *Hiver à Sokcho*, adapté par Frank Semelet et l'auteur elle-même, Elisa Shua Dusapin. Sokcho est une petite ville au nord de la Corée du Sud, l'histoire conte les prémices d'un amour aux confins de deux cultures, européenne et coréenne. Quand au RestoBar, avant la cérémonie de remise des prix dimanche, il vivra vendredi et samedi au rythme d'un karaoké littéraire. EH

Après la pluie, le beau temps

Par [Lucas Lauth](#)

Une critique sur les spectacles :

Hiver à Sokcho / de Frank Semelet / *Cette nuit encore jouer les pierres* / de Julien Mages / *Angèle et Anatole* / de Thomas Lonchamp et Emma Pluyaut-Biwer / Théâtre des Osses / du 30 mai au 9 juin 2019 / [Plus d'infos](#)



Ce dimanche s'achevait la troisième édition du Printemps des Compagnies, au Théâtre des Osses à Fribourg. Une soirée riche en émotions, avec trois pièces traitant, chacune sous un angle différent, de l'amour hétérosexuel, puis la remise des deux prix du festival, celui du public et celui du jury. La réussite de l'opération s'est confirmée cette fois encore : salles pleines, public participatif, et comité souriant à tout instant, le tout dans un lieu particulièrement chaleureux et agréable.

Hiver à Sokcho, pièce adaptée du roman du même titre d'Elisa Shua Dusapin, inaugura cette soirée dédiée aux liens délicats qui unissent deux êtres humains qui s'aiment. Dans

cette création, le dessinateur de bandes dessinées Pitch Comment illustre sur une tablette, dont l'écran est projeté en arrière-scène, ce qu'une jeune Franco-coréenne, emprisonnée dans cette station balnéaire Sud-Coréenne morte en hiver, ressent pour un dessinateur seul et peu expressif, venu chercher une inspiration nouvelle. Le décor de la pièce est aussi dessiné au fur et à mesure par l'illustrateur. Le jeu des comédiens prend alors place dans et sur ces dessins. Dirigé par Frank Semelet, avec la collaboration de l'auteure du roman, le spectacle présente un amour fort mais qui, finalement, s'avère impossible, irréalisable sur la durée. Nous vivons les aventures, ou plutôt les mésaventures, de ce couple d'antihéros, comme plongés dans une bande dessinée mouvante, pleine de poésie et de candeur.

Cette nuit encore jouer les pierres, écrit et mis en scène par Julien Mages, est quant à elle une pièce qui met à nu toute la crudité, le poids, la bestialité d'une rupture amoureuse. Le drame met en scène un mari alcoolique, terrassé par des visions d'enfants morts ou blessés durant la guerre, à la suite de voyages d'aide humanitaire, face à sa femme, dégoûtée par ce qu'il est devenu, et par la tournure qu'ont prises leurs relations sexuelles. De l'extrême cruauté des mots aux scènes de viols ou de désirs ambigus, rien ne nous est épargné. Ces scènes crues alternent avec la projection de poèmes dédiés à la nature. Ceux-ci sont accompagnés par des nappes sonores répétitives et des images sombres de lieux naturels peu hospitaliers, souvent prises de nuit. Il n'est pas toujours évident de saisir les tissages suggérés entre le drame et l'ode à la nature, teintée de symbolisme, même si l'auteur explique que ses poèmes sont un élargissement métaphorique d'un amour plus vaste que l'homme porte à la femme et à la nature.

Le ciel s'éclaircit ensuite avec la pièce de Thomas Lonchamp et Emma Pluyaut-Biwer, *Angèle et Anatole*. Il s'agit cette fois-ci d'une réalisation comique et légère en apparence, se révélant, au fur et à mesure, de plus en plus touchante. Cette création drôle, reposant principalement sur un comique de répétition bien appuyé, rend un hommage authentique et profond à la vie simple à deux. La force de cette pièce réside dans la clairvoyance qu'ont eue les deux auteurs et comédiens à trouver dans les clichés et les répétitions la possibilité de laisser transparaître toute la beauté d'un amour en simplicité. Thomas et Emma, leur nouveau-né dans les bras, remporteront ce soir-là le prix du jury sous un tonnerre d'applaudissements, face à une foule aussi émue qu'eux.

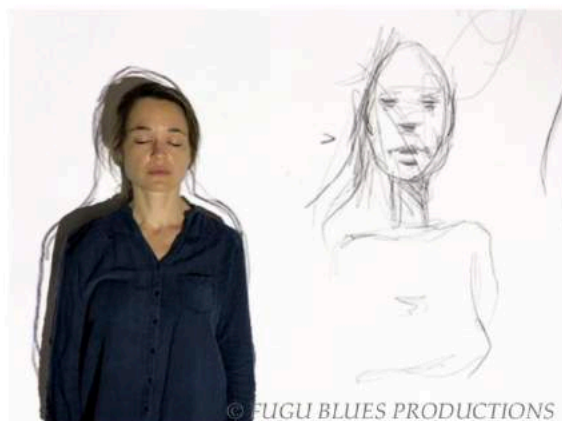
Ces trois pièces clôturant le festival sont représentatives de la grande diversité de la programmation présentée durant ces deux week ends. Abordant une même thématique avec des récits et des manières à chaque fois singuliers, elles nous proposent de reconsidérer nos relations amoureuses en questionnant ces liens fragiles qui unissent les êtres humains, de l'histoire d'amour impossible, non commencée, à celle qui est désormais éteinte, jusqu'au moment de la rupture, en passant par la représentation joyeuse – fait rare dans une comédie – d'un mariage réussi.

Le printemps des émotions

Par [Natacha Gallandat](#)

Une critique sur les spectacles :

Hiver à Sokcho / de Frank Semelet / *Cette nuit encore jouer les pierres* / de Julien Mages / *Angèle et Anatole* / de Thomas Lonchamp et Emma Pluyaut-Biwer / Théâtre des Osses / du 30 mai au 9 juin 2019 / [Plus d'infos](#)



Pour la troisième fois, le théâtre des Osses a offert au public venu en nombre un large éventail de pièces sur deux weekends. Le festival Le Printemps des compagnies est une biennale qui présente dix pièces jouées à plusieurs reprises, pour un total de trente et une représentations. Dix compagnies, dix manières d'explorer le théâtre, dix façons d'emporter le public sur le chemin des émotions.

Repoussant les murs, les Osses transforment l'atelier de construction du théâtre, le studio de répétition et le restaurant en autant de scènes. Lors du premier weekend (31 mai au 2 juin), les spectateurs ont pu voir *Frida Khalo, autoportrait d'une femme* de Rouda Jamis, par la Compagnie de L'-

Hydre Folle, *Le Grand Cahier* d'Agora Kristof, en version musicale par le Collectif Barbare, *Mon père est une chanson de variété*, écrit et mise en scène par Robert Sandoz, avec la collaboration artistique de Thierry Romanens, et *L'homme qui penchait*, inspiré librement de *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau* d'Olivier Sacks, dans une mise en scène de Sylvian Tille. « Sa chienne », spectacle hors compétition mis en scène par Nicolas Rossier, a régalé les yeux et les papilles du public lors du repas de midi. Conception insolite, le « SOLILOphone », cabine téléphonique anglaise posée à l'entrée du théâtre, a murmuré à l'oreille de ceux qui s'y aventuraient des soliloques imaginés et interprétés par Emmanuel Dorand tout au long du festival.

Le second weekend était placé résolument sous le signe de l'exploration du sentiment amoureux. Trois œuvres y contribuaient.

Hiver à Sokcho

Cette pièce, adaptée du magnifique roman du même nom d'Elisa Shua Dusapin, raconte le lien qui se tisse entre une jeune franco-coréenne gardienne d'une pension de famille n'ayant jamais quitté sa Corée du Sud natale et un dessinateur de bande dessinée français bourlinguant de pays en pays pour chacun de ses albums. Cette rencontre va sortir la jeune femme de sa torpeur et forcer l'homme à explorer ses zones d'ombres. Frank Semelet signe l'adaptation avec l'autrice ainsi que la mise en scène, et interprète le rôle masculin avec à ses côtés Isabelle Caillat. On peut regretter que le rythme des dialogues soit marqué de très longs silences, et que les personnages de la mère et de la fille soient réinterprétés en figures excessivement criardes et soumises à des accès de rage. Frank Semelet a choisi, en revanche, de confier la réalisation des décors à Pitch Comment, auteur de BD qui fait naître sous son crayon, et devant les yeux du public, la réception de la pension, des paysages d'hiver, la chambre du dessinateur ou celui de la jeune fille en temps réel. Le dessinateur devient ainsi un acteur supplémentaire de la pièce. Ces créations suscitent la curiosité tout au long de l'histoire et entretiennent l'imaginaire.

Angèle et Anatole

Dans un registre aussi comique que tendre, *Angèle et Anatole* est un pur bijou écrit, mis en scène et interprété par Emma Pluyaut-Biwer et Thomas Lonchamp. A l'image des petits chocolats surprises fourrés de pâte rose ou verte que les personnages dégustent durant la représentation, cette pièce se savoure comme autant de petits bonheurs du quotidien. Angèle et Anatole s'aiment, d'un amour simple, qui endure le temps et le quotidien. La magie du lien réside ici dans la simplicité des personnages qui n'aspirent pas à une vie brillante ou différente, mais savent apprécier le quotidien et les tous petits riens. L'écriture est fine, l'humour exploité dans toutes ses facettes ; jeux de mots, contrepèteries, métaphores hilarantes, comique de répétition, maladresses – chaque minute compte son lot de rires. Les deux personnages n'ont pas une once de méchanceté, mais ne sont pas pour autant naïfs, et lorsqu'un premier événement douloureux les touche, ils réussissent le tour de force de nous faire basculer en un instant du rire à une émotion qui nous étreint. Dans de très grands cadres, le spectateur découvre les photos des deux chats du couple, présences félines suggérées également par le jeu des comédiens. La tapisserie et la table en formica rappellent les années septante, mais l'amour de ces deux-là est intemporel et traverse chaque période de vie sans heurts.

Il est des moments suspendus où assister à une représentation tient du bonheur absolu, cette pièce toute en sensibilité et en tendresse nous fait tomber amoureux d'Angèle et d'Anatole.

Cette nuit encore jouer les pierres

Tous les amours ne durent pas. Dans *Cette nuit encore jouer les pierres*, la fin d'une histoire d'amour, puissante et douloureuse, se joue sous les yeux du spectateur, comme autant de rochers se détachant d'une paroi abrupte pour s'écraser en contrebas dans un grand fracas, suivi d'un silence assourdissant.

Coproduite par Le Petit Théâtre de Sion et la Cie Julien Mages, cette oeuvre aux multiples facettes est insolite dans sa construction mêlant théâtre et poésie.

Entre monologues et dialogues, la rupture est annoncée. Elle le quitte. Il n'arrive pas à intégrer ce qu'elle lui dit. Chacun des deux a ses blessures, ses souffrances, ses différences.

Lui, chirurgien, passe son temps à tenter de sauver des vies aux quatre coins du monde, où les conflits armés déchirent les corps. Il ne résiste plus à la violence à laquelle il est exposé, se noyant dans l'alcool pour oublier toutes ces vies martyrisées, tous ces enfants qu'il n'a pas pu sauver. Une fois rentré chez lui, hanté par toute cette souffrance, il n'arrive plus à reprendre le dessus. Elle, toujours dans l'attente de ses retours, ne sait plus comment le soulager, n'arrive plus à l'atteindre ni à le comprendre, malgré des années d'amour, malgré les deux enfants. Elle rêve d'une vie simple, préfère travailler durement plutôt que de continuer à quémander quelques moments de vie de couple et de famille.

Les mots sont choisis, précis, ciselés, aucun n'est inutile. La force de l'écriture de Julien Mages, qui signe également la mise en scène, offre des émotions intenses, plongeant dans les méandres de la souffrance des personnages. Mila Van Valenberg et Marc Mayoraz sont époustouffants de justesse. Chaque geste, chaque posture transmet au spectateur la violence des sentiments. Le couple se suit, se poursuit, s'observe, s'évite, s'entremêle ou s'entrechoque autour d'un simple carré de lumière projeté au sol. De murmures en éclats de voix, de caresses en brusqueries, ils refont leur histoire jusqu'à la rupture. Entrelacés dans le déroulé de la pièce, des fragments poétiques viennent interrompre le rythme par des mots projetés sur le fond de la scène sous forme de calligrammes. Montagnes et forêts, pierres et arbres, animaux sauvages et bovins noirs rappellent aux spectateurs la beauté et la férocité de la nature. Drame et ode à la nature, où tout se construit, se détruit pour se reconstruire encore, cette pièce magnifique, tant par son interprétation puissante que par son écriture sublime, ne peut pas laisser indifférent.

Les noctambules auront encore pu profiter de ce week end pour jouer avec les mots du Karaoké littéraire au restaurant en lisant, à haute voix et en musique, un texte choisi par le hasard. Ce festival savoureux et convivial permet à tout un chacun, passionné ou néophyte, de passer d'excellents moments et de découvrir en un très court laps de temps des productions riches, intelligentes et puissantes qui font la part belle au théâtre suisse et au travail de nombreuses compagnies. Rendez-vous en 2021 pour la prochaine édition.

Un spectacle primé créé à la Part-Dieu

THÉÂTRE. La troisième édition du festival Le Printemps des compagnies au Théâtre des Osses à Givisiez a enregistré plus de 1300 entrées sur deux week-ends, un bilan très satisfaisant selon les codirecteurs Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier. Le prix du jury a été décerné au spectacle *Angèle et Anatole* de et avec Emma Pluyaut-Biwer et Thomas Lonchamp de la Compagnie du bout des yeux. Le prix du public a été attribué à *L'homme qui penchait* par Céline Cesa, Vincent Rime et Sylviane Tille, un spectacle créé en Gruyère lors du dernier festival Altitudes. Selon un communiqué, le bilan artistique de ce 3^e Printemps des compagnies est également réjouissant. La qualité et la variété des neuf productions qui participaient au concours ont notamment été saluées par les membres du jury. Ce festival, qui est organisé tous les deux ans, rassemble à la fois les fidèles des Osses et un nouveau public. **DM**

La Gruyère, 11.06.2019

Belle fréquentation au Printemps des compagnies

Théâtre des Osses » Après deux week-ends de festival, le Printemps des compagnies s'est terminé dimanche au Théâtre des Osses, à Givisiez. L'événement a lieu tous les deux ans et a connu sa troisième édition cette année. Au total, environ 1300 entrées ont été comptabilisées, pour «230 billets en moyenne vendus par jour», communique le Centre dramatique fribourgeois. Le «taux de fréquentation global», en tenant compte des différentes salles où ont été jouées les pièces à l'affiche (le théâtre, le studio, l'atelier, le foyer appelé RestoBar), s'élève à 76%.



Le taux de fréquentation s'est élevé à 76%.

Julien James Auzan

Certains spectacles ont même affiché complet lors d'une ou plusieurs représentations, à l'instar des deux productions fribourgeoises *Sa Chienne* (mise en scène par Nicolas Rossier), *L'homme qui penchait* (mise en scène par Sylviane Tille), mais aussi *Frida Kahlo*, *Cette nuit encore jouer les pierres*, *Hiver à Sokcho*. Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, codirecteurs du Théâtre des Osses, «se déclarent très satisfaits» de ce succès et se félicitent que «le festival soit attendu par les spectateurs», qui ont volontiers profité de la terrasse et de l'ambiance du festival, leur permet-

tant de voir plusieurs pièces durant la même soirée.

Le Prix du public a récompensé *L'homme qui penchait*, joué par Céline Cesa, Sylviane Tille et Vincent Rime. Tandis que le jury a choisi de mettre en évidence la justesse du duo *Angèle et Anatole*, tout en reconnaissant la qualité et la diversité des neuf pièces à l'affiche. Le Théâtre des Osses se réserve encore la décision d'organiser une quatrième édition du Printemps des compagnies dans deux ans, histoire de clore à nouveau la saison en beauté. » ELISABETH HAAS

CAFES LITTERAIRES

Les dangers du journalisme



Un café littéraire dédié à *La Liberté*



Givisiez. Le dernier café littéraire de la saison, au Théâtre des Osses, aura un goût de connu pour les lecteurs de *La Liberté*. Le rédacteur en chef de votre journal préféré, Serge Gummy, avait en effet carte blanche pour ce rendez-vous. Il a choisi le thème des Dangers du journalisme. Ce savoureux moment, qui offrira un regard décalé et amusé sur les risques du mé-

tier, aura lieu mercredi 27 et jeudi 28 mars dans le théâtre de Givisiez. Il sera rythmé par des lectures de Geneviève Pasquier et de Nicolas Rossier, tous deux accompagnés par Pierre-Do. TB/Alex

> Me 19 h 30 Givisiez
Théâtre des Osses. Egalement le jeudi 28 mars à 19 h 30.

PRESENTATION DE LA SAISON



© Julien James Auzan

Vielseitiges Theater und finanzielle Sorgen

Das Théâtre des Osses in Givisiez hat gestern sein Programm für die Saison 2018/2019 vorgestellt. Es stösst damit an seine finanziellen Grenzen.

Carole Schneuwly

GIVISIEZ 19839 Zuschauerinnen und Zuschauer zählte das Théâtre des Osses in Givisiez in der Saison 2017/2018. Diese verteilten sich ungefähr hälftig auf 87 Vorstellungen im Theater in Givisiez und auf 61 Vorstellungen auf Tournee. Die Zahlen zeigten, dass sowohl die Aufführungen vor heimischem Publikum als auch jene an anderen Spielorten wichtig und erfolgreich seien, sagte Präsident Pierre Aeby gestern vor den Medien. «Wir würden gerne mehr Eigenproduktionen machen und diese noch mehr in anderen Theatern zeigen», ergänzte Co-Direktorin Geneviève Pasquier. Dies sei mit dem aktuell zur Verfügung stehenden Budget von 2,2 Millionen Franken im Jahr aber nicht möglich, nicht zuletzt, weil die Theater für Gastspiele weniger bezahlen als noch vor ein paar Jahren. «Wir versuchen, vermehrt private Sponsoren zu gewinnen, aber das ist schwierig», so Pasquier. Das Theater hoffe darum für die Zukunft auf mehr Geld von der öffentlichen Hand. Aktuell erhält das Théâtre des Osses vom Kanton Freiburg im Rahmen von dessen Mehrjahressubventionen 1,1 Millionen Franken pro Jahr.

Geld für Renovierung gesucht

Auch in Bezug auf die bevorstehenden Renovierungsarbeiten am Gebäude an der Rue Jean-Prouvé in Givisiez hofft Stiftungsratspräsident Aeby auf

staatliche Unterstützung. Zur Erinnerung: Das Théâtre des Osses befindet sich im gleichen Gebäude, in dem das Freiburger Künstlerhaus entstehen soll. 56 Prozent des Gebäudes gehören der Genossenschaft des Künstlerhauses, 44 Prozent dem Théâtre des Osses. Entsprechend hoch ist der Anteil des Theaters an den bevorstehenden Arbeiten: 635 000 Franken bei Gesamtkosten von 1 445 000 Franken. Soeben hat der Kanton Freiburg der Genossenschaft Künstlerhaus einen Beitrag von 600 000 Franken in Aussicht gestellt (FN vom 7. Juni). Er hoffe nun, dass der Kanton auch dem Théâtre des Osses unter die Arme greifen werde, sagte Pierre Aeby. Einen entsprechenden Antrag habe das Theater aber noch nicht gestellt. Die Arbeiten, unter anderem am Dach und an der Fassade, sind für die Jahre 2018 bis 2020 geplant.

«Anne Frank» als Kreation

Derweil haben die Co-Direktoren Geneviève Pasquier und Nicolas Rossier für die Saison 2018/2019 ein vielseitiges Programm zusammengestellt. Höhepunkt ist eine Eigenkreation zum Tagebuch von Anne Frank, die im Januar und Februar zu sehen ist. Ende September startet die Saison mit dem Stück «Variations sur un temps» nach David Ives, eine Koproduktion des Théâtre des Osses mit dem Magnifique Théâtre des Freiburger Regisseurs Julien Schmutz. Dazu kommen die Gastspiele «D'Autres» (November), «Un Fils de notre temps» (April) und «Les Orphelins» (Mai) sowie die Produktion «Sa Chienne» im Rahmen von «Midi, Théâtre».

Details zum Programm unter:
www.theatreosses.ch

Le Théâtre des Osse propose trois nouveaux spectacles et trois accueils la saison prochaine

Le Journal d'Anne Frank en création

« ELISABETH HAAS

Arts vivants » Le public reste au cœur de la vocation du Théâtre des Osse. C'est « en réfléchissant au public que nous avons, aux jeunes qui viennent aux représentations scolaires », que Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ont eu envie de monter *Le Journal d'Anne Frank*. Les codirecteurs font confiance au théâtre comme « endroit pour débattre de sujets importants ». Ils défendent leur « devoir de transmission ». C'est ainsi qu'ils mettront en scène ce texte devenu mythique, peut-être « le livre le plus acheté après la Bible », rappelait Nicolas Rossier hier en conférence de presse pour mettre en évidence l'importance de ce témoignage d'adolescente, dont la vie a été fauchée dans un camp nazi.

Le Printemps des compagnies sera reconduit en mai et juin

Le Journal d'Anne Frank sera joué à Givisiez, au centre dramatique fribourgeois, à partir du 29 janvier prochain, avant de partir en tournée dans toute la Suisse romande. Il s'agit de la création maison des Osse. « Un texte incroyable de beauté et de maturité », dont le « potentiel scénique stimule les metteurs en scène. « Nous ne récrivons rien, mais nous ferons un montage de textes », précise Geneviève Pasquier. Un trio de comédiens tiendra les rôles d'Anne, de sa sœur Margot et de Peter, le fils de la famille amie aussi cachée deux ans dans la fameuse « Annexe » : ils sont jeunes, issus des formations professionnelles romandes, pour pouvoir exprimer la « vivacité » de la correspondance épistolaire d'Anne à une certaine « Kitty ». François Gendre travaillera la bande sonore et les bruits présents dans l'Amsterdam de 1942, sous les bombardements. Une exposition pour les écoles accompagnera les nombreuses activités de médiation prévues dans le cadre de cette création.



Tiphany Bovay-Klameth en solo : dans *D'Autres*, à voir en novembre, elle prépare la soirée d'une société de gym du Gros-de-Vaud et incarne tous les personnages. Julien Mudry

Au moment de lever le voile sur la prochaine saison, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ont présenté *Sa Chienne*, « petite forme » créée pour Nulthonie et la tournée romande du Midi. Théâtre! La pièce de Rémi de Vos sera également jouée à Givisiez en mai et juin dans le cadre du festival *Le Printemps des compagnies*, qui sera reconduit pour la troisième fois. La troisième création a été confiée au Fribourgeois Julien Schmutz, qui mettra en scène une « pièce à sketches », *Variations sur un temps de l'Américain* David Ives. Elle ouvrira la saison le 29 septembre.

La nouvelle Zouc

Outre quatre « cafés littéraires » selon la formule toujours très plébiscitée, trois accueils complètent l'affiche. Tiphany Bovay-Klameth, connue comme l'une des complices de François Gremaud, offrira en novembre un solo à la fois touchant et déopilant, où elle joue la préparation d'une soirée de gym dans le

Gros-de-Vaud. Accent à couper au couteau et incarnations plus vraies que nature font de l'actrice, « sensationnelle » selon les mots des deux directeurs, la nouvelle Zouc.

Le Théâtre de marionnettes de Genève est invité en avril à montrer une adaptation d'Odion von Horvath par Isabelle Matter. *Un fils de notre temps*. L'intrigue se joue à la veille de la Seconde Guerre mondiale et dénonce toutes les idéologies fascistes. Spectacle destiné aux adolescents et aux adultes. Enfin le quatuor formé par les comédiens Yves Jenny et Roland Vouilloz et les musiciens Lee Maddeford et Daniel Perrin se retrouvera sur scène, quinze ans après *Les tribus modernes* où ils égrainaient leurs souvenirs d'enfance. Dans *Les Orphelins*, en mai, ils feront le point sur leurs familles nombreuses (27 frères et sœurs à eux quatre) et leurs parents « qui reposent en paix ». En chansons et en confidences, fortes de leur complicité. »

LES OSSE, UN THÉÂTRE QUI TOURNE BEAUCOUP

La saison dernière, le Théâtre des Osse a joué 79 fois *Le Loup des sables*. Six scènes en plus de celle de Givisiez ont accueilli le spectacle, qui aurait d'ailleurs pu continuer sa tournée la saison prochaine. Le théâtre a dû refuser les demandes, faute de moyens. La pièce 2016-2017, *Les Acteurs de bonne foi*, a également été jouée avec dix représentations supplémentaires la saison passée, ce qui pousse le nombre de représentations à 97 au total. Quant à la nouvelle production, *Le Journal d'Anne Frank*, elle sera accueillie dans sept lieux. Une création et une grosse tournée mobilisent l'équipe des Osse durant dix mois, calculait Geneviève Pasquier hier en conférence de presse. Impossible selon elle, avec le budget annuel du théâtre (2,2 millions de francs, dont 1,1 million de francs de subventions), de dé-

doubler le personnel (technique en particulier) pour permettre une deuxième création annuelle en parallèle à une tournée. Le Théâtre des Osse fait le choix de favoriser les tournées, une activité que Nicolas Rossier juge nécessaire : « Une tournée est plus que fondamentale », même s'il n'est pas possible de la rentabiliser en fonction des prix actuels sur le marché. Elle permet de toucher autant de spectateurs à l'extérieur qu'à Givisiez (10 000 personnes, pour presque 20 000 au total la saison dernière), note Pierre Aeby, président de la fondation du théâtre. Les Osse « ont la chance de profiter du réseau bâti du temps de la compagnie Pasquier-Rossier, estiment les codirecteurs, pour faire vivre longtemps ses spectacles, leur permettre de « se bonifier » et créer « de l'emploi » pour les artistes engagés. EH

La Gruyère, 12.06.2018

Humour, musique et l'ombre de la Shoah

La saison du **Théâtre des Osses** sera marquée par la création du *Journal d'Anne Frank*. Cinq spectacles et quatre cafés littéraires sont au programme.

ÉRIC BULLIARD

GIVISIEZ. Le Théâtre des Osses a présenté hier sa nouvelle saison: elle comprend cinq spectacles dont une création maison et une coproduction, quatre cafés littéraires ainsi que la troisième édition du festival Le Printemps des compagnies.

Pour la première fois, le Centre dramatique fribourgeois va collaborer avec Le Magnifique théâtre et son metteur en scène Julien Schmutz. «Il est l'un des meilleurs créateurs indépendants de Suisse romande», se réjouit Nicolas Rossier, codirecteur du Théâtre des Osses avec Geneviève Pasquier.

En ouverture de saison (septembre-octobre), Julien Schmutz montera un texte de l'Américain David Ives (né en 1950), un «maestro des pièces courtes». Chaque tableau de *Variations sur un temps* a pour thème le temps et ses déclinaisons. «La tonalité sera légère, très plaisante.» La distribution comprend notamment Céline Cesa, Yves Jenny, Michel LaVoie et Nicolas Rossier.

«Quand nous avons vu ce solo, nous avons tout de suite eu envie de le présenter au public des Osses», relèvent les codirecteurs à propos de *D'autres* (novembre), de Tiphanie Bovay-Klameth. Cette comédienne irrésistible, vue notamment dans des créations de François Gremaud, a la «faculté de faire vivre des personnages de manière touchante» et rappelle parfois la grande Zouc.

Une ado comme les autres

Pour leur création (janvier-février), les Osses s'attaquent à un monument de la littérature et de l'histoire du XX^e siècle: trois jeunes comédiens (Judith Goudal, Laurie Comtesse et Yann Philipona) interpréteront *Le journal d'Anne Frank* (janvier-février).

Accompagnée d'un programme spécial de médiation pour les jeunes, la pièce est composée des textes originaux «incroyables de beauté, de maturité, signés par une auteure phénoménale», estime Nicolas Rossier. Ils montrent «une adolescente comme les autres, turbulente et vive, malgré la claustration», ajoute Geneviève Pasquier. Cette création est



Adapté d'un roman d'Ódón von Horváth, *Un fils de notre temps* mêle comédiens et marionnettes manipulées à vue. CAROLE PARODI

déjà programmée dans sept autres lieux, dont CO2 en février et le Théâtre de Carouge, où elle restera cinq semaines.

Suivra *Un fils de notre temps* (avril), adaptation d'un roman d'Ódón von Horváth paru en 1938. Lui aussi évoque les horreurs de son époque et de la nôtre, puisque le texte parle de la jeunesse déboussolée attirée par le radicalisme. L'histoire est celle d'un chômeur qui, par désespoir, s'engage dans l'armée. Il va prendre conscience de l'Iniquité du régime auquel il a cru.

Souvenirs en musique

Créé par le Théâtre des marionnettes de Genève et sa directrice Isabelle Matter, *Un fils de notre temps* se révèle «sensible et très fort» selon Geneviève Pasquier. Il mêle des comédiens (dont Diego Todeschini) et des marionnettes de *bunraku*, de grande taille et manipulées à vue.

Dans *Les orphelins* (mai), Yves Jenny, Lee Maddeford, Daniel Perrin et Roland Vouilloz poursuivent une réflexion lancée il y a quatorze ans dans *Les tribus modernes*, fondée sur leur point commun: ces comédiens et musiciens ont tous grandi dans une famille nombreuse. Aux souvenirs d'enfance s'ajoutent désormais des

deuils. «C'est rare de voir des spectacles où les garçons se livrent autant», commente Nicolas Rossier.

Des cartes blanches

À la troisième édition du festival Le Printemps des compagnies (mai-juin), les Osses présenteront *Sa chienne* de Remi De Vos, fruit d'une collaboration avec Midi Théâtre et Nui-thonie (*La Gruyère* du 7 juin). Quant aux cafés littéraires, ils naîtront de quatre cartes blanches offertes à des personnalités fribourgeoises.

Isabelle-Loyse Gremaud montera ainsi une soirée consacrée à la poésie contemporaine indienne, avec Mahadev Cometo au sitar. Yann Pugin, avec ses élèves comédiens, proposera des lectures sur le thème *Quand j'avais 17 ans*, en lien avec le prix littéraire Le roman des Romands. Sylviane Tille présentera un Roald Dahl méconnu et Serge Gumy, rédacteur en chef de *La Liberté*, évoquera les dangers du journalisme. ■

www.theatrosses.ch

Des travaux à entreprendre

La saison dernière, le Théâtre des Osses a réuni 19839 spectateurs en 148 représentations, dont la moitié en tournée. Avec un taux d'occupation de 82% que Pierre Aebly, président du conseil de fondation, qualifie d'«excellent». Comme annoncé l'année dernière, la toiture de l'immeuble de Givisiez a besoin de réfection. Les Osses ne s'attendaient pas, en revanche, à devoir lancer aussi une rénovation des façades: la Maison des artistes – sa voisine dans le même bâtiment – a reçu une aide du canton qui lui permet de commencer ses travaux. Le Centre dramatique devra suivre le mouvement et lancer une recherche de fonds: sa part revient à 635 000 francs.

Les codirecteurs Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ont rappelé que le budget (2,2 millions, dont la moitié de subvention de l'Etat) «stagne depuis quinze ans». Vu son succès en tournée (*Les acteurs de bonne foi* ont connu 97 représentations et *Le loup des sables*, 79), le Théâtre des Osses devrait idéalement dédoubler ses équipes, afin de continuer à créer, tout en assumant les représentations à l'extérieur. Faute de moyens, il doit se contenter d'une importante création par saison et d'une autre plus modeste ou en coproduction. EB